M. JEAN GUITRY SE TUE EN AUTOMOBILE SUR LA ROUTE DE TROUVILLE

★ LES ENTRETIENS DE M. ALEXANDRE MILLERAND ET DE M. GIOLITTI A AIX-LES-BAINS ★

EXCELSIOR

11e Année. — N° 3.563.
Pierre Lafitte, fondateur.

PARIS, SEINE ET SEINE-ET-OISE : 20 cent.
Départements, Belgique, Gd-Duché de Luxembourg, Provinces rhénanes occupées : 25 cent.
Étranger : 30 cent. (Voir prix des abonnements, dernière page.)

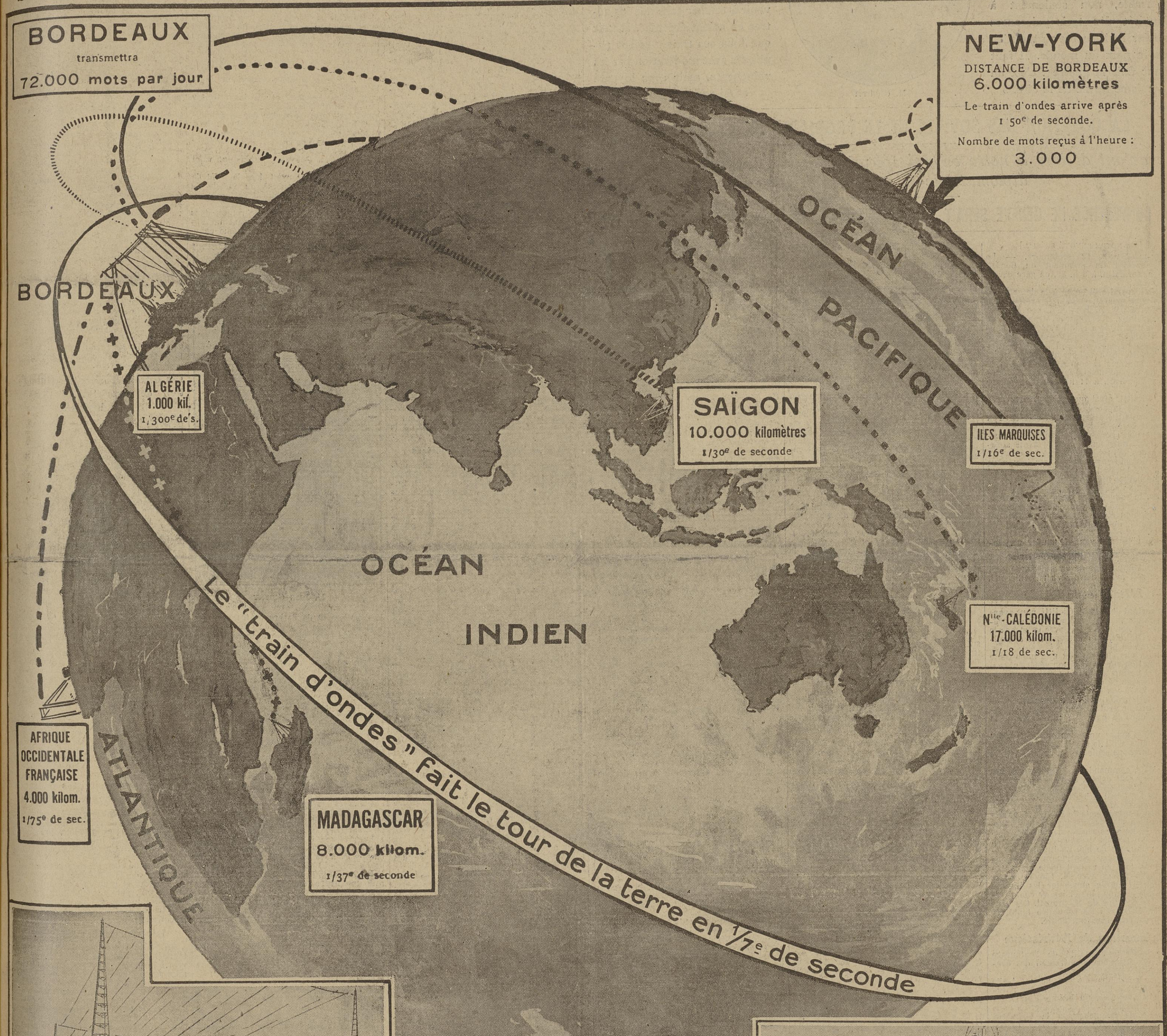
« Le plus court croquis m'en dit plus long qu'un long rapport. » — NAPOLÉON
Tél. : Gut. 02-73-02-75-15.00 — Adr. Tél. : Excel-Paris. — 20, rue d'Enghien, Paris.

LUNDI 13 SEPTEMBRE 1920

Le goût ne se forme que par la contemplation de l'excellent, non du passable.
GŒTHE.

LA STATION DE T.S.F. DE BORDEAUX SERA OUVERTE AU PUBLIC FIN OCTOBRE

SA PUISSANCE EST TELLE QUE SES ONDES SONT CAPABLES DE FAIRE LE TOUR DE LA TERRE



CARTE DE LA TERRE INDIQUANT AVEC QUELLE RAPIDITÉ LES SIGNAUX EMIS PAR LA STATION LAFAYETTE SONT REÇUS PAR LES POSTES DU MONDE ENTIER. A GAUCHE : LES HUIT PYLONES. A DROITE : LA STATION D'EMISSION

La station Lafayette est à la veille d'être ouverte au public. Ce poste de T. S. F., qui était destiné à assurer des communications rapides entre l'état-major du général Pershing et l'Amérique, et qui fut monté à La Croix-d'Hins, près de Bordeaux, par le service de radiotélégraphie français, avec l'aide des ouvriers américains, dépasse comme puissance tous les autres postes construits jusqu'à ce jour. Commencé au mois de mai 1918, il a été terminé au début du mois d'août 1920. Depuis cette époque, on procède aux essais nécessaires. Ces opérations doivent durer deux mois. Aussitôt qu'elles seront terminées, la station de Bordeaux, qui représente le modèle du genre, sera cédée à notre administration des P. T. T., qui sera chargée de l'exploiter.

Nos services militaires ont déjà été à même de constater la puissance extraordinaire de ce poste, dont ils ont établi le projet et dont le fonctionnement répond dès maintenant à leurs espérances. Grâce aux 500 kilowatts que reçoit l'antenne en nappe, composée de vingt fils supportés par huit pylônes hauts de 250 mètres chacun et distants l'un de l'autre de 400 mètres, les opérateurs de La Croix-d'Hins ont pu constater que les ondes hertziennes qu'ils émettaient étaient non seulement capables de porter à 20.000 kilomètres, ainsi qu'on l'avait pensé il y a deux ans, mais bien de faire le tour de la terre. Comme les ondes marchent aussi vite que la lumière, c'est-à-dire parcourent 300,000 kilomètres à la seconde, on peut dire que la station Lafayette reçoit elle-même le signal qu'elle vient de lancer un septième de seconde après son émission. Cette vitesse de propagation, qui constitue la vitesse la plus grande connue dans le monde, laisse très loin derrière elle celle de tout ce que l'imagination la plus extraordinaire de l'homme avait pu concevoir jusqu'ici. La portée des ondes, en outre, dépasse de beaucoup celles de tous les autres postes existant à la surface de la terre ; elle est, en effet, près de sept fois plus grande que celle des ondes lancées par la Tour Eiffel et quatre fois plus grande que celle des ondes émises par le poste de T. S. F. de Lyon, qui fut une des stations les plus fortes pendant la guerre. Aussitôt que les essais d'endurance, c'est-à-dire de longue durée, seront terminés, Bordeaux deviendra une sorte de bureau radiotélégraphique pour correspondre avec l'Amérique. Ce service public fonctionnera jour et nuit, grâce à la présence de quatre équipes qui travailleront six heures chacune. De cette façon, 72.000 mots pourront être transmis chaque vingt-quatre heures, et, étant donné cet énorme débit, on peut prévoir que cette station servira aussi à assurer les communications de la métropole avec ses colonies.

Depuis longtemps, on regrette partout l'isolement de nos colonies, qui ne sont guère rattachées à la France que par des câbles étrangers. Mais on paraît décidé actuellement, en haut lieu, à remédier à cette situation fâcheuse. Nous pouvons affirmer que le service radiotélégraphique français se préoccupe de doter l'Indochine d'un poste de T. S. F. aussi puissant que celui de Bordeaux. Déjà nos techniciens se sont mis à l'œuvre, et il est probable que Saïgon possédera rapidement une station dont les ondes feront, elles aussi, le tour de la terre.

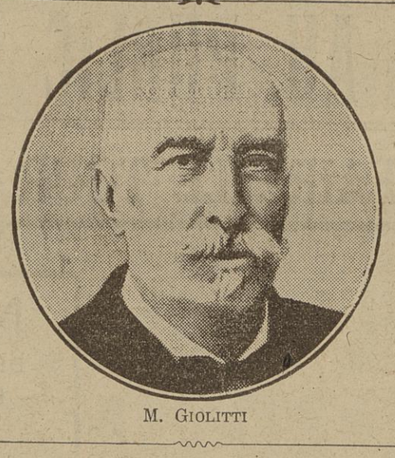
Quatre autres grands postes vont être établis aussi en Algérie, en Afrique occidentale française, au Congo et à Madagascar. Ils seront moins puissants, mais ils seront cependant capables d'émettre des ondes susceptibles d'être reçues directement par les postes récepteurs de la métropole.

La France se trouvera alors à la tête du plus beau réseau de T. S. F. du monde entier.

LA RENCONTRE DES "PREMIERS" FRANÇAIS ET ITALIEN A AIX-LES-BAINS

DANS DEUX ENTRETIENS QUI FURENT EMPREINTS DE CORDIALITÉ M. ALEXANDRE MILLERAND ET M. GIOLITTI ONT EXAMINÉ LES PRINCIPAUX PROBLÈMES DE LA POLITIQUE INTERNATIONALE

« Nous avons été naturellement d'accord, a déclaré le président du Conseil français à l'issue de la seconde séance, pour estimer que l'accord entre l'Italie, l'Angleterre et la France est indispensable, non seulement à l'intérêt des trois puissances alliées, mais encore au maintien de la paix du monde. Il faut donc finir la guerre : c'est un truisme même de le dire. »



M. Giolitti

« Il faut encore, a ajouté M. Millerand, faire appliquer le traité de Versailles, aussi bien que celui de Saint-Germain et tous les autres, car ils constituent un tout, et l'un d'eux ne pourrait venir à tomber sans que les autres en soient ébranlés. Il faut que tous ces traités soient appliqués avec modération par les vainqueurs, mais avec loyauté aussi par les vaincus. »

LA QUESTION DES SOVIETS ET LE PROBLÈME DE L'ADRIATIQUE

Ce qu'ont déclaré à notre envoyé spécial le commandeur Lavagna et un diplomate de la suite de M. Giolitti.

LA CONFÉRENCE DE GENÈVE SERAIT, SINON SUPPRIMÉE, DU MOINS AJOURNÉE "SINE DIE"

[De notre envoyé spécial]

Aix-les-Bains, 12 septembre. — Le train spécial du président du Conseil stoppa, ce matin, à 8 h. 30, en gare d'Aix-les-Bains.

M. Millerand a été reçu à la descente de son wagon par M. Grimaud, préfet de la Savoie, et par M. Berthelot, son éminent collaborateur aux Affaires étrangères. Le premier ministre a rejoint aussitôt à l'hôtel Mirabeau les appartements qui lui avaient été réservés, et son secrétaire particulier, M. Jean Millerand, dont tout le monde apprécia la courtoisie au cours de ce long voyage, nous annonça que M. Giolitti y viendrait, à 11 heures, pour saluer son père.

M. Giolitti, ainsi que nous l'avons précédemment annoncé, est logé dans un autre palace situé à deux kilomètres environ de celui de M. Millerand.

Nous nous sommes présenté à lui aujourd'hui, ainsi qu'il nous y avait autorisé à son départ de Lucerne.

— Vous me voyez encore très ému, nous a-t-il dit, de la chaleureuse réception dont j'ai été l'objet hier de la part de vos compatriotes. Je conserverai longtemps, soyez-en sûr, le souvenir de cette belle journée. Elle m'a permis une fois encore d'apprécier combien étaient généreux et bons les sentiments de la France à l'égard de l'Italie.

— Je n'ose pas vous demander une interview, Excellence.

— En effet, vous avez compris combien il m'était impossible de vous déclarer quoi que ce soit avant d'avoir vu M. Millerand.

L'Italie et la Russie

En sortant de chez M. Giolitti, nous avons été reçu par le secrétaire général de la présidence, le commandeur Lavagna, et par le docteur Matolli, ami personnel et conseiller intime du président.

Nous avons eu avec eux une importante conversation sur la situation générale, et il nous est permis ainsi d'en déduire quelques précisions en ce qui concerne l'attitude de l'Italie vis-à-vis des soviets russes. Il apparaît aujourd'hui que le gouvernement de M. Giolitti ne veut en quoi que ce soit s'immiscer dans la politique intérieure de la Russie.

— Nous avons un chien enragé à notre porte, nous a dit le commandeur Lavagna, nous cherchons seulement à l'apaiser, voilà tout.

— Mais, commandeur, à Lucerne, si nos souvenirs sont exacts, M. Giolitti, d'accord avec M. Lloyd George, n'a-t-il pas affirmé qu'il ne traiterait en aucune façon avec les soviets russes ?

— Si les agissements de M. Giolitti ne démentent en rien les arrangements de Lucerne, je ne vous cacherai pas que nous avons de grands besoins d'importation. Nous manquons de blé. La Russie en possède. Cela vous expliquera peut-être pourquoi, tout en restant fidèle aux décisions déjà prises avec M. Lloyd George, M. Giolitti veuille amadouer les Russes. Je ne sais rien de plus et ignore complètement les desseins de M. Giolitti. Ces projets, M. Millerand les connaîtra tantôt et les approuvera sans nul doute.

La question de l'Adriatique

Une haute personnalité de l'entourage de M. Giolitti nous a entretenu des événements de l'Adriatique.

— Le pacte de Londres, nous a-t-elle dit, affectait à l'Italie une frontière naturelle qui aboutissait à Fiume. Fiume devenait la propriété des Croates, et on nous octroyait en compensation la Dalmatie. Si l'on rend Fiume indépendante, l'Italie renoncerait à sa possession directe. Les Yougo-Slaves devraient s'en désintéresser aussi et recevraient en échange la Dalmatie, que leur abandonnerait l'Italie.

La première entrevue des deux « Premiers »

A 11 heures, M. Giolitti, qu'une erreur protocolaire avait fait venir à Aix-les-Bains une journée avant M. Millerand, arrivait à l'hôtel Mirabeau. Sur le perron du palais, M. Millerand l'attendait, entouré des journalistes français de sa suite.

Le premier ministre italien descendit de son automobile, accompagné de M. Allioti, un diplomate de son cabinet, très au courant des affaires baltiques.

M. Millerand s'avança vers lui, et alors que tous les assistants, tête nue, saluaient les deux hommes d'Etat, le président du Conseil français prononça cette seule phrase :

— Je suis heureux, monsieur le président, de faire votre connaissance.

M. Giolitti, vraiment très ému à ce moment, répondit :

— Moi aussi, monsieur le président, je suis enchanté de vous connaître.

Les deux premiers ministres gravirent alors l'escalier de l'hôtel. Ils se retirèrent au premier étage, dans les appartements de M. Millerand. L'entrevue dura trois quarts d'heure. Il n'y fut agité aucun problème international. Elle n'a été qu'une heureuse prise de contact entre les deux chefs de deux nations voisines et alliées qui auront à traiter dans l'après-midi d'importantes questions intéressant les deux pays. M. Giolitti a cependant remercié M. Millerand de la part qu'il avait prise au deuil récent de l'Italie et l'informa, en outre, à propos des troubles révolutionnaires de son pays, que les nouvelles reçues le matin même étaient meilleures, et que la C. G. T. avait complètement rompu ses relations avec les socialistes. M. Giolitti se retira ensuite, et M. Millerand conféra encore avec M. Allioti. Ils préparèrent ensemble l'entrevue de l'après-déjeuner.

La seconde entrevue des deux « Premiers »

L'entretien a repris, cet après-midi, à 15 heures. L'ambassadeur de France à Rome, M. Barrère ; l'ambassadeur d'Italie, à Paris, M. Bonin-Longare, y assistèrent, ainsi que MM. Berthelot et Allioti.

C'est sur le désir de M. Giolitti que le comte Bonin-Longare, qui se trouvait en congé près de Vicence, s'est rendu à Aix-les-Bains.

L'entrevue s'est terminée à 6 heures.

DÉCLARATIONS DE M. MILLERAND

A l'issue de la séance, M. Millerand a reçu successivement les représentants de la presse italienne, anglaise, américaine et française, et leur a fait les déclarations suivantes :

— Nos entretiens ont été tout à fait cordiaux et confiants. Nous avons été naturellement d'accord pour estimer que l'entente entre l'Italie, l'Angleterre et la France est indispensable, non seulement à l'intérêt des trois puissances alliées, mais encore au maintien de la paix du monde.

Il faut donc finir la guerre ; c'est un truisme même de le dire ; c'est pourquoi nous avons donné des conseils de modération à la Pologne, qui semble d'ailleurs disposée à les suivre.

Il faut encore faire appliquer le traité de Versailles, aussi bien que celui de Saint-Germain et tous les autres, car ils constituent un tout et l'un d'eux ne pourrait venir à tomber sans que les autres en soient ébranlés.

Je suis absolument d'accord sur le point de la formule adoptée à Lucerne. Il faut qu'ils soient appliqués avec modération par les vainqueurs, mais avec loyauté aussi par les vaincus.

Les Soviets

Nous avons également parlé de la question des soviets, a poursuivi M. Millerand. Evidemment, chaque gouvernement consulte sa politique intérieure, avant d'adopter une attitude précise. Vous savez quelle est la politique française : nos Alliés, sur le fond, n'ont pas d'idées sensiblement différentes des nôtres et ils feront ce qu'ils jugeront possible dans cet ordre d'idées.

Interrogé particulièrement sur ce point, M. Millerand a précisé ainsi sa pensée :

— Un accord a été conclu entre Alliés, il y a huit mois, avant mon arrivée au pouvoir, au sujet de leurs rapports avec les soviets : des relations commerciales, pas de relations politiques. Je l'ai appliqué loyalement, sans souci des sarcasmes de ceux qui déclaraient qu'il ne peut y avoir de relations commerciales sans relations politiques. Personne ne songe à reconnaître les soviets.

Les résultats de la reprise des relations commerciales entre l'Italie et la Russie bolchevik sont clairs : quatre mille tonnes de blé de mauvaise qualité ont été livrées en tout et pour tout à nos amis de Rome. De plus, je ne suis pas sûr que les agents commerciaux des soviets n'aient pas fait, là où on les admettait, une tout autre besogne.

Le seul article que la Russie bolchevik puisse exporter, c'est peut-être sa propagande ; c'est un article dont je ne désire pas favoriser l'entrée en France.

L'Adriatique

Le règlement d'autres questions pendantes nous a encore préoccupés, notamment celle de l'Adriatique; notre position est nette : la Grande-Bretagne, avec la France, à San Remo, et moi-même, avant et depuis San-Remo, nous avons souligné que ni l'Angleterre, ni la France n'ont le pouvoir de se substituer aux deux seules parties pour régler le problème qui les sépare. Nous pouvons, nous devons faire des efforts pour persuader nos amis italiens et nos amis yougo-slaves qu'il va de l'intérêt de leurs deux pays et du monde que ce problème, trop longtemps posé, soit résolu le plus tôt possible dans un esprit d'équité et de modération.

L'entente franco-italienne

M. Millerand a ajouté :

— Nous sommes également d'accord que le meilleur moyen de prouver qu'une entente étroite doit exister entre l'Italie et la France, c'est de la réaliser par des accords concrets, comme leur intérêt commun le commande, pour prouver par ce procédé l'entente absolue des deux peuples.

Nous n'aurons pas à innover : déjà un accord de Turin, de 1917, a permis à l'Italie des exportations d'une valeur supérieure à un milliard. Sous le ministère Orlando, une convention fut signée qui assimile les émigrants italiens aux Français et qui est un modèle de libéralisme.

Les deux gouvernements sont décidés à continuer ; les dispositions de M. Giolitti sont semblables aux miennes ; nous avons, l'un et l'autre, la volonté de tout faire pour prouver par des actes la volonté d'union de nos deux peuples.

La conférence de Genève ajournée

Questionné au sujet de la conférence de Genève, M. Millerand a fait cette importante déclaration :

— Cette réunion fut décidée, à Spa, le 16 juillet dernier et, cependant, elle ne s'est pas encore tenue depuis. Aujourd'hui, il est impossible, même au seul point de vue pratique, qu'elle ait lieu avant la conférence financière de Bruxelles du 24 septembre.

D'autre part, la Belgique et la France ont manifesté l'intérêt qu'elles auraient à voir la commission des réparations reprendre son rôle d'étude pour ces questions ; ensuite, les gouvernements auront à voir ce qu'ils ont à faire. M. Giolitti n'a opposé aucune objection à cette manière de voir.

Au point de vue purement économique, on a soulevé du côté italien la question du tonnage allemand et des livraisons de phosphates par la France ; du côté français, celle des chemins de fer lombards, en conformité de l'accord du 10 octobre 1919, et qu'il y a lieu d'appliquer. Les mêmes dispositions se manifestèrent de part et d'autre aussi sur ces problèmes.

M. Millerand a terminé là ses déclarations.

Répondant encore toutefois à diverses questions posées, le président du Conseil a déclaré qu'il ne fut question, au cours de ses entretiens avec M. Giolitti, ni de la situation intérieure de l'Italie, ni du fond du problème de l'Adriatique (Fiume, Dalmatie, Albanie), ni de l'émir Fayçal, l'accord étant complet sur le fond général du traité turc, ni du rattachement de l'Autriche à l'Allemagne, qui serait contraire au traité de Versailles.

La décision la plus importante jusqu'ici semble donc être l'ajournement certain de la conférence de Genève, sinon sa suppression définitive.

La renonciation à cette conférence, où les Allemands devaient être admis à discuter avec les Alliés de leurs obligations financières et des moyens de les exécuter, sera accueillie très vraisemblablement sans regret en France, où on estime généralement que la procédure de la commission des réparations est préférable à la méthode des négociations directes avec l'Allemagne.

Les conversations reprendront demain matin et sans doute aussi demain après-midi ; mais déjà le terrain est largement déblayé.

La conférence se terminera lundi soir probablement par une déclaration commune, parallèle à celle qui clôtura l'entrevue de M. Lloyd George et de M. Giolitti, à Lucerne, et qui sera communiquée à M. Lloyd George.

En terminant, il faut noter l'excellente impression recueillie, à la fois dans les milieux français et italien, sur la marche des travaux.

L'atmosphère assez nuageuse qui pesait sur les relations des deux peuples depuis San-Remo s'éclaircit de plus en plus par suite d'une meilleure compréhension chez les Italiens de leurs véritables intérêts et d'une volonté réciproque d'aboutir à une entente intime et durable entre les deux grands pays.

M. Giolitti quittera Aix mardi matin. M. Millerand se reposera ce jour-là et partira mercredi matin pour Genève. Il rentrera à Paris jeudi matin, à 8 heures.

Il conférera demain avec M. Steeg, ministre de l'Intérieur, qui doit venir de Paris.

Maxime Baze.

Explosion de dynamite au Pérou

Lima, 12 septembre. — Une embarcation chargée de dynamite a fait explosion dans le port de Callao.

On compte onze morts et deux cents blessés.

CHAPEAUX
Léon
21, Rue Daunou
95, Ch.-Élysées.

POUR LA MARINE MARCHANDE

IL NOUS FAUT DES BATEAUX MAIS AUSSI DES ÉQUIPAGES ET SURTOUT DES OFFICIERS

Le gouvernement et le Parlement ont reconnu cette nécessité et sont décidés à encourager par tous les moyens l'effort nécessaire.

LE RECRUTEMENT DES OFFICIERS

Comment, sous le régime institué par les décrets de 1919, un jeune homme de vingt-quatre ans peut être capitaine au long cours.

Depuis longtemps, la situation de notre marine marchande préoccupe les chambres de commerce et le monde gouvernemental. Au lendemain de l'armistice, notre flotte commerciale, gravement diminuée par ses pertes de guerre et par cinq années de travail intensif, a retrouvé comme concurrents, dans le jeu pacifique du commerce international, les pavillons alliés moins éprouvés que les nôtres. De divers côtés, on a poussé des cris d'alarme.

Il n'y a pas à le dissimuler : si nos concurrents devenaient, par le fait de leur suprématie maritime, les maîtres définitifs en nos eaux métropolitaines et coloniales, ce serait chaque année des centaines et des centaines de millions que nous aurions à payer aux pavillons étrangers, à raison de la différence qui existe entre nos besoins et notre production. Ce serait notre relèvement industriel, commercial et agricole compromis, ce serait l'impossibilité pour nous de tirer le moindre profit de notre empire colonial. On l'a dit avec raison : la possession d'une importante flotte marchande est pour nous une question de vie ou de mort ; sans cette flotte, nous ne serions plus dans dix ans qu'une nation de second ordre.

Il nous faut donc des bateaux et, pour ces bateaux, des équipages et des officiers.

Pour les constructions de navires, de même que pour la restauration et l'aménagement des ports maritimes, un effort considérable est nécessaire. Gouvernement et Parlement le reconnaissent et sont décidés à l'encourager par tous les moyens. On peut dire, d'autre part, que nous n'avons pas à craindre de manquer d'équipages. Un armement prospère peut toujours faire à ses marins une situation matérielle et morale à même de les attirer et de les retenir. Il est, d'ailleurs, établi qu'à l'encontre des populations des campagnes les populations maritimes de nos côtes ne diminuent guère. On peut abandonner la terre pour la grande ville ; il est rare, par contre, qu'on abandonne la mer.

Le recrutement des officiers

Il semble, cependant, qu'une crise menace le recrutement de nos officiers. Dans son rapport sur le budget de 1920, M. Lucien Dior exprimait à ce sujet quelque inquiétude. Il faut craindre, écrivait-il, de ne pas trouver assez de diplômés disposés à tenir effectivement la mer pour commander au long cours et au cabotage les navires dont nous avons besoin. Et il insistait pour le rétablissement des anciennes écoles d'hydrographie ouvertes aux professionnels de la mer entre deux campagnes de pêche ou de long cours.

Les écoles de navigation d'aujourd'hui

L'avenir dira si ces craintes sont fondées. Constatons, cependant, qu'alors qu'au cours de l'année scolaire 1913-1914, sous l'ancien régime des écoles d'hydrographie, on comptait 273 candidats au long cours et 101 candidats au cabotage, on a compté 511 candidats élèves officiers de la marine marchande (long cours) et 281 candidats au grade de capitaine au cabotage pendant l'année 1919-1920, ce qui est rassurant.

D'après le nouveau régime créé par les décrets de 1919, huit écoles nationales de navigation sont ouvertes, au Havre, à Paimpol, Nantes, Bordeaux, Dunkerque, Marseille, Saint-Malo et Saint-Brieuc, aux jeunes gens, âgés d'au moins seize ans, qui se destinent à la carrière de capitaine au long cours. Ces élèves y sont admis après un examen d'entrée qui a lieu chaque année, du 15 au 20 septembre, au siège même de l'école.

Cet examen comprend des épreuves d'arithmétique pratique, d'algèbre (équation du 2e degré inclus), de géométrie (complète) et une composition française sur un sujet d'ordre général ou d'histoire et géographie maritimes.

Le régime de l'école est l'externat. L'enseignement est gratuit. L'ouverture des cours a lieu le 20 septembre.

Après deux années d'école, dans l'intervalle desquelles les élèves accomplissent un stage pratique sur des bâtiments désignés à cet effet, un diplôme est délivré à ceux qui obtiennent la note exigée au classement général. Ils peuvent alors subir les épreuves pour l'obtention du brevet d'élève officier de la marine marchande.

Le brevet leur est délivré dès qu'ils justifient des conditions requises, soit de neuf mois de navigation, dont trois mois au long cours. Le stage accompli sur des bâtiments spéciaux pendant le passage aux écoles nationales de navigation est compté pour le double de sa durée réelle.

Les candidats au brevet d'élève officier sont inscrits au rôle comme matelots. « Mais, dit une circulaire ministérielle, il est opportun qu'en fait ils soient traités comme le sont les pilotins et spécialement placés sous la tutelle morale du capitaine ou d'un officier délégué à cet effet. »

Muni du brevet d'élève officier, l'aspirant au grade de capitaine au long cours peut embarquer comme troisième ou quatrième lieutenant sur les navires armés au long cours. A vingt et un ans, s'il justifie de trente-six mois de navigation active et professionnelle, dont douze mois au long cours, le brevet de lieutenant au long cours lui est délivré sans examen.

A vingt-quatre ans, s'il justifie de soixante mois de navigation, dont trente-six mois au long cours et vingt-quatre mois au moins de fonctions comme officier, le candidat peut se présenter à l'examen d'application et recevoir son brevet de capitaine au long cours. Il n'est exigé que cinquante-quatre mois de navigation de ceux qui justifient de six mois d'embarquement sur les navires à voiles armés au long cours, au cabotage ou aux grandes pêches maritimes.

On voit que la carrière maritime, largement ouverte, demande à ceux qui l'embrassent un effort soutenu, des études théoriques, des exercices pratiques pendant plusieurs années. En revanche, elle permet d'arriver jeune.

Capitaine au long cours à vingt-quatre ans... N'y a-t-il pas là de quoi tenter les adolescents qui se sentent le cœur solide et ont le goût des aventures et l'amour des vastes horizons ? — Léopold Blond.

SUR LA ROUTE DE DEAUVILLE

M. JEAN GUITRY S'EST TUÉ HIER EN AUTOMOBILE

M. Henri Letellier, directeur du *Journal*, qui se trouvait avec le fils de M. Lucien Guitry, échappe à l'accident et n'est que légèrement blessé.

La rupture du ressort arrière de droite a provoqué le déboîtement de l'arbre de couche, et l'auto s'est jetée dans un fossé, à proximité de Trouville.

M. Jean Guitry, fils de M. Lucien Guitry et frère de M. Sacha Guitry, a trouvé la mort avant-hier soir dans un accident d'automobile provoqué par la rupture d'une pièce, et qui s'est produit à quelques kilomètres de Trouville, à Saint-Gatien-des-Bois. Dans ce même accident, M. Henri Letellier, directeur du *Journal*, qui était assis à côté de M. Jean Guitry, fut blessé légèrement.

M. Henri Letellier et M. Jean Guitry avaient quitté Paris vers 16 heures dans une forte voiture à cardan Rochet-Schneider, appartenant au directeur du *Journal*, et que le chauffeur conduisait à une allure modérée. A côté de celui-ci — M. Letellier et son compagnon occupant seuls l'intérieur de l'auto — avait pris place un valet de chambre.

La voiture se trouvait dans la forêt de Saint-Gatien, aux abords du village du même nom, quand l'accident se produisit, un accident d'ailleurs fort rare.

Le ressort arrière droit se rompit dans sa partie antérieure, provoquant un déplacement de l'essieu et, du même coup,

M. Jean Guitry
(Phot. Bert.)

le déboîtement de l'arbre de transmission à la hauteur de la boîte de vitesse qui se trouve à l'avant derrière le moteur. L'arbre de transmission, ou arbre de couche, s'allonge sous la carrosserie de la boîte de vitesse au pont arrière, c'est-à-dire sur presque toute la longueur du châssis. Cette grosse barre d'acier, rendue libre à l'avant et maintenue à la barre transversale du pont arrière, piqua vers le sol et forma béquille en avant.

Brutalement bloquée, la voiture fit une forte embardée, et, sous l'impulsion de la vitesse acquise, vint luter, à la suite d'une série de soubresauts, dans le fossé bordant la route.

Un de ces violents soubresauts projeta contre la carrosserie M. Jean Guitry, qui, la tête ayant durement porté, s'affaissa sans connaissance. Aucune trace de blessure, pourtant, n'était visible.

Quelques instants après, M. Camille Cerf, qui accomplissait le même trajet en automobile, prit à bord M. Jean Guitry et M. Henri Letellier.

Le blessé fut transporté à Trouville, chez le docteur Pergola, puis transféré d'urgence à la clinique chirurgicale du docteur Léo. Mais toute intervention fut jugée impossible, et M. Jean Guitry expirait une heure après sans avoir repris connaissance.

Quant à M. Henri Letellier, son état lui a permis de rentrer à Paris dans une automobile qui lui avait été immédiatement envoyée. Les deux autres voyageurs n'ont que des contusions sans gravité.

Toute la colonie parisienne qui villégiature encore à Trouville et à Deauville a été profondément attristée par la mort du fils aîné de M. Lucien Guitry.

C'est à Mesnil-le-Roi, — à trois kilomètres de Maisons-Laffitte, — où il prenait ses derniers jours de vacances, que M. Sacha Guitry fut informé de l'accident. Il prit aussitôt ses dispositions pour revenir à Paris, et, après avoir envoyé un secrétaire à Trouville, il prenait lui-même, hier soir, le train pour Bruxelles, où se trouve actuellement M. Lucien Guitry.

M. Jean Guitry avait débuté aux côtés de son père dans *la Griffe*, à la Renaissance. On le vit ensuite sur quelques scènes élégantes dans des rôles de jeune premier. Il créa, notamment, au théâtre Michel, *l'Affreux Homme*, de M. Yves Mirande, qu'il reprit naguère sur la scène de l'Eldorado, et à la Comédie-Royale, *les Phares*, *Soubigou*, de M. Tristan Bernard. En ces derniers temps, il s'était orienté vers le cinéma.

L'Allemagne conteste le plébiscite d'Eupen et de Malmédy

Berlin, 12 septembre. — Une note officieuse annonce que le gouvernement allemand a fait parvenir à la Société des nations, qui doit s'occuper le 19 septembre du plébiscite d'Eupen et de Malmédy, deux notes dans lesquelles il accuse les autorités belges d'avoir faussé le plébiscite. Le gouvernement allemand demande que la Société des nations déclare nuls les résultats de ces plébiscites et procède elle-même à une nouvelle consultation populaire. A la note était joint un *Livre blanc* contenant soixante-dix attestations en témoignage des faits reprochés aux autorités belges.

LE CONFLIT OUVRIER EN ITALIE

L'ACCORD PARAIT POSSIBLE ENTRE MÉTALLURGISTES ET INDUSTRIELS ITALIENS

Le groupe parlementaire socialiste décide de demander la convocation d'urgence de la Chambre pour examiner la situation.

LES MESURES LÉGISLATIVES PRÉCONISÉES

Le gouvernement demeure prêt à toute éventualité, car, malgré la détente présente, des difficultés nombreuses subsistent.

Rome, 12 septembre. — Une note officieuse déclare que le conflit des métallurgistes se déroule dans le calme. Les pourparlers continuent entre les représentants des ouvriers et des industriels. L'abandon de part et d'autre de conditions préjudicielles rend désormais l'accord possible.

Malgré quelques tendances extrémistes, la situation devient plus claire et le mouvement conserve son caractère économique.

Le résultat le plus saillant de la réunion des dirigeants du parti socialiste et de la Confédération de Milan est que la direction du mouvement passe des mains du syndicat des métallurgistes entre les mains de la Confédération du travail.

Or, ce résultat se comprendrait mal à l'étranger si on ne savait pas que les dirigeants de la Confédération du travail ont été, au cours des conflits actuels, des modérateurs, en opposition avec la direction du parti socialiste dont les tendances sont nettement maximalistes.

Si donc cette dernière eût pu prendre en mains la direction du mouvement, cela aurait signifié l'extension du mouvement métallurgiste aux autres industries, avec toutes les conséquences que comportait l'extension.

Certes, l'ordre du jour voté, qui est l'ordre du jour de M. Daragona, secrétaire de la Confédération du travail, proclame la nécessité de la transformation des industries capitalistes et le contrôle direct des ouvriers sur les fabriques et les usines, mais il la proclame pour l'avenir, et, tout en s'associant pleinement au mouvement des métallurgistes, ouvre la voie, pour le présent immédiat, à une entente possible avec les industriels.

Les extrémistes voulaient l'occupation de tous les établissements industriels

Rome, 12 septembre. — L'ordre du jour adopté hier soir à Milan est très important. En voici les principaux passages :

Après délibération, il a été décidé que la direction du mouvement doit être confiée à la Confédération générale du travail. L'ordre du jour porte notamment :

« Le but de la lutte est la reconnaissance de la part des patrons du contrôle syndical des fabriques, premier pas vers la gestion collective et la socialisation, afin de résoudre le problème de la production.

» Le contrôle syndical donnera à la classe ouvrière la possibilité de se préparer techniquement, avec l'aide et le concours de forces techniques et intellectuelles, à remplacer l'autorité patronale. »

L'ordre du jour invite ensuite les travailleurs à la discipline la plus stricte et fait appel à la solidarité de toute la classe ouvrière en faveur des métallurgistes.

En somme, cet ordre du jour est essentiellement réformiste. Tous les adhérents les plus anciens de la Confédération générale du travail se sont prononcés d'ailleurs en sa faveur.

Les journaux, commentant cet ordre du jour, retiennent l'affirmation que les masses ne sont pas mûres pour l'exploitation directe des usines. Ils relèvent le passage dans lequel l'ordre du jour incline les esprits vers la nécessité de transactions pour arriver à un accord équitable dans la question des métallurgistes.

L'ordre du jour maximaliste, qui était présenté par la direction du parti socialiste et qui a été repoussé, préconisait l'extension de l'occupation par les ouvriers des usines et des fabriques de toutes catégories.

Les députés socialistes demandent la convocation du Parlement

Milan, 12 septembre. — Le groupe parlementaire socialiste, réuni à Milan, a approuvé un ordre du jour présenté par M. Treves, dont les tendances modérées sont connues, et a envoyé au président du Conseil et au président de la Chambre une dépêche demandant la convocation d'urgence de la Chambre pour examiner la situation et prendre les mesures législatives qui, par la réquisition et le contrôle des usines, assureront leur gestion directe par les ouvriers dans l'intérêt de la collectivité.

Les pourparlers continuent

Milan, 12 septembre. — Les conversations entre patrons et ouvriers se poursuivent à la préfecture de Milan, par l'entremise des préfets de Milan et de Turin.

La question du contrôle des fabriques, qui est le point le plus important de la discussion, a été posée en tout premier lieu. Les représentants industriels ont déclaré qu'ils n'avaient pas reçu d'instructions à ce sujet. Les pourparlers ont donc été ajournés pour donner le temps à la Conférence générale de l'industrie de se réunir et de prendre une décision.

La conviction unanime est que la question des relations entre patrons et ouvriers reste encore en suspens, mais qu'on s'achemine vers une solution.

Le gouvernement est prêt à toute éventualité

Rome, 12 septembre. — En résumé, l'accord n'est point réalisé et des difficultés nombreuses peuvent encore se présenter, mais la voie est ouverte à des possibilités d'accord entre les patrons et les ouvriers pour le présent immédiat.

Le fait que ce conflit se trouve mainte-

PARIS - Rue de Rivoli, 53
ÉCOLE PIGIER
Commerce
Comptabilité
Sténographie
Dactylographie
Langues
Correspondance
Leçons par Correspondance

nant limité à l'industrie métallurgique et que la tentative des extrémistes du parti socialiste pour porter la lutte sur un terrain strictement politique a été partiellement mise en échec ne signifie cependant pas que tout soit terminé et que tout danger de complication soit écarté.

Il est certain que, attentif aux événements, le gouvernement italien, dont l'attitude strictement neutre maintenue jusqu'ici, quoique avec une tendance conciliatrice, avait fait l'objet de commentaires divers et de critiques, se prépare maintenant à faire face à toutes les éventualités.

Encore des usines occupées

ROME, 12 septembre. — A Rome, selon *l'Idea Nazionale*, un autre établissement métallurgique a été occupé ce matin sans incident. Les ouvriers des manufactures de produits chimiques s'agitent et se préparent à adhérer au mouvement ; ils parlent dans leur manifeste de la conquête des fabriques.

Les ouvriers des charbonnages de Falconara à Naples ont occupé l'établissement et arboré le drapeau rouge. A Turin, deux tanneries ont été occupées par leurs ouvriers.

On signale les violences de la commission intérieure d'une des plus grandes usines de Turin contre les ouvriers dissidents. Ainsi, un ouvrier sommé de se présenter à l'usine a été jugé par le tribunal rouge et condamné à la bastonnade et à l'expulsion. Un autre, qui s'est présenté accompagné de sa femme, a été jeté en prison, parce qu'il était porteur d'un revolver. Des tranchées auraient été creusées dans cette usine, des parapets élevés et des réseaux de fils de fer établis.

Ouvriers et patrons s'accordent en différentes villes

Deux cents ouvriers d'une usine de Naples qui voulaient occuper les ateliers, ayant trouvé porte close, ont sollicité du patron la faveur de reprendre le travail en promettant de se comporter correctement. L'accord fut conclu sur ces promesses et fidèlement observé. A Sienne, les ouvriers et les industriels ont conclu un accord qui restera provisoire jusqu'à la proclamation du concordat national.

Trieste est calme

TRIESTE, 12 septembre. — A Trieste, le calme est complètement rétabli. La Bourse du travail a publié un manifeste invitant les ouvriers à reprendre le travail. Le nombre des victimes des troubles s'élève à 7 morts et 101 blessés.

LES ANNIVERSAIRES DE LA GRANDE GUERRE

Un pèlerinage patriotique à Notre-Dame-de-Lorette

[DE NOTRE ENVOYÉ SPÉCIAL]

ARRAS, 12 septembre. — Dès le matin, la gare d'Arras présente la plus extraordinaire animation. Une foule de gens venus d'un peu partout s'égrène doucement par la ville et gagne les stations où se trouvent d'innombrables auto-cars qui partent à toute minute à Notre-Dame-de-Lorette. Ce n'est pas une fête que l'on a célébrée, cet après-midi, sur la colline sanglante, où plus de 100.000 hommes sont tombés : c'est un pieux pèlerinage, conduit par Mgr Jullien, l'éminent évêque d'Arras, et par Mgr de La Villerabel, évêque d'Amiens. La suite du cortège était formée de Mgr Roland-Gosselin, vicaire capitulaire ; de M. Jounart, du préfet, accompagné de son chef de cabinet, M. Ledoux ; des généraux Maistre, Durbal, Mignot et Girald. Le cortège, long de 1,500 mètres, accomplit l'ascension de la colline au milieu d'un silence impressionnant. Il y avait là plus de cent mille personnes qui gravissaient la colline encore jonchée d'ossements comme un calvaire. Durant le parcours, long d'une heure, des sociétés de musique exécutent des morceaux de leur répertoire ; la chorale des mines de Nœux entonne l'*Ode aux morts*, puis, sur l'emplacement où l'on se propose d'élever une grande basilique, le général Maistre, héroïque défenseur du secteur de Lorette, fait le panégyrique de ses poilus tombés au champ d'honneur. Des veuves, des orphelins sanglotent ; toute la foule est émue. Après quelques paroles vibrantes de MM. Jonnart et Bachelet, sénateurs, l'abbé Massot a retracé toute l'épopée des combats de Notre-Dame-de-Lorette. Il est 6 heures : le soleil, qui toute la journée illumina la colline, s'enfonce à présent à l'horizon lointain des plaines sanglantes de l'Artois, et la foule descend doucement la colline, le plus vaste et le plus tragique champ de repos des soldats tombés pour la France. — L. DELPIERRE.

Un monument aux morts d'Arpajon

Sur l'initiative du comité du Souvenir arpajonais et de la municipalité, un monument à la mémoire des quatre-vingt-deux habitants d'Arpajon morts au champ d'honneur a été inauguré hier, à 11 heures, sur la place de la Mairie, en présence de nombreuses personnalités, notamment de M. Reibel, sous-secrétaire d'Etat à la présidence du Conseil.

L'anniversaire de la grande offensive

NANCY, 12 septembre. — En souvenir du déclenchement de l'offensive du 12 septembre 1918 qui, avec le concours des troupes américaines, réduisit la « hernie » de Saint-Mihiel, une cérémonie a été organisée à Thiaucourt, qui vient de recevoir la croix de guerre pour le courage manifeste par ses habitants pendant l'invasion.

Cérémonie franco-belge à Dinant

DINANT, 12 septembre. — Pour commémorer l'héroïsme des soldats français et belges tombés en 1914 pour protéger Dinant, la municipalité avait organisé, hier, une cérémonie au cours de laquelle M. Lucien Hubert, sénateur des Ardennes, prononça un discours exaltant la fraternité des deux nations, cimentée par le sang versé et les souffrances subies en commun.

Une réception officielle des délégués français a eu lieu ensuite au palais de Justice, où des discours ont été prononcés par l'échevin, M. Sarrerath, et M. Phillipotaux, maire de Rocroy. Après un lunch, le cortège s'est rendu au cimetière de Welin et à la citadelle.

Concours de préparation militaire

LILLE, 12 septembre. — Aujourd'hui a eu lieu, sous la présidence du général Lacapelle, commandant le 1er corps d'armée, représentant le ministre de la Guerre, et de M. Lattès, président de la Fédération nationale, un concours de préparation militaire et de sports entre les jeunes gens des sociétés d'éducation physique et de préparation militaire de la 1re région.

Au banquet qui a suivi, des discours ont été prononcés par M. Fousset, président de la Fédération des sociétés de la 1re région ; le général Lacapelle et M. Nachmar, vice-président de la fédération.

Sur la proposition de M. Lattès, les assistants ont voté par acclamation l'envoi de télégrammes de reconnaissance et de dévouement, MM. Deschanel, président de la République, Millerand, président du Conseil, et Lefèvre, ministre de la Guerre.

Clôture de la quinzaine du poisson

LORIENT, 12 septembre. — M. Breton, ministre de l'Hygiène, a clôturé, aujourd'hui, la quinzaine du poisson, en visitant, à Lorient, l'exposition des industries et produits de mer ainsi que l'école de rééducation professionnelle des mutilés fondée en 1916. Les préfets et les parlementaires du Morbihan et du Finistère accompagnaient le ministre dans sa visite.

5 HEURES DU MATIN — DERNIÈRE HEURE — 5 HEURES DU MATIN

APRÈS LA VICTOIRE POLONAISE

LE GÉNÉRAL HALLER, L'UN DES GRANDS VAINQUEURS DE LA VISTULE, EXPOSE A NOTRE ENVOYÉ SPÉCIAL LA NÉCESSITÉ DE L'UNION FRANCO-POLONAISE

Il célèbre les méthodes militaires françaises et souhaite que l'armée polonaise soit instruite à la française.

[DE NOTRE ENVOYÉ SPÉCIAL]

VARSOVIE, 12 septembre. — Par suite de la nouvelle organisation des états-majors, le général Haller se trouve sans commandement. Il est parti villégiaturer dans les Carpathes. Beaucoup d'officiers étaient allés saluer, à la gare, le défenseur de Varsovie. J'ai pu avoir avec lui, avant son départ, une longue conversation. On n'a pas oublié que le général Haller a été le créateur, en France, de l'armée polonaise, qui fut malheureusement dissoute dès son arrivée en Pologne. Au moment où la situation était devenue très grave, on fit appel au général, alors sans commandement. On mit à profit sa grande popularité pour lever une armée de volontaires dont il fut l'organisateur et le chef. Comme commandant du groupe des armées du Nord, pendant la bataille de Varsovie, il joua un rôle considérable. Sa première armée défendit Varsovie ; la cinquième exécuta une violente contre-offensive qui obtint les résultats les plus décisifs.

Grand admirateur de l'armée française, le général Haller préconise avec énergie l'emploi des méthodes françaises dans l'armée polonaise. Dans une déclaration qu'il a bien voulu me faire, il a montré que l'entente franco-polonaise n'était pas une entente d'ordre sentimental, mais une entente de raison.

— Nous avons, dit-il, le même intérêt à surveiller l'Allemagne : donc, une collaboration étroite s'impose ; seulement, pour conclure une alliance sérieuse, il faut bien se connaître et avoir une confiance réciproque. Il faut aussi la même méthode de travail, le même esprit, le même idéal. Or, pendant des siècles, la France et la Pologne ont constamment eu des affinités les attirant l'une vers l'autre. La Pologne a toujours été à l'avant-garde du progrès dans l'est de l'Europe. Aujourd'hui, la Pologne ressuscitée cherche une alliance avec la France, dont elle admire les grandes idées et la puissance, et dont elle veut suivre l'exemple.

» Lorsque je formai une armée polonaise, continue le général, j'ai voulu prendre exemple non sur l'armée autrichienne ou sur l'armée russe, qui étaient des armées vaincues, ni sur l'armée allemande, trop mécanique, et dans laquelle l'individualité du soldat est pour ainsi dire supprimée, mais sur l'armée française, armée victorieuse, aux méthodes claires et efficaces, dont la technique a été merveilleusement perfectionnée au cours de la guerre. Mon armée, composée de 86.000 hommes, est organisée suivant la méthode française. Notre but n'est pas encore entièrement atteint, mais nous n'hésiterons pas à tout recommencer, s'il le faut, et à nous remettre au travail. Le soldat polonais a gagné la bataille de la Vistule avec son courage, non avec sa science militaire ; une pareille victoire pourrait ne pas se renouveler. Il faut donc que sans perdre de temps nous instruisions l'armée polonaise suivant le système français, car, chez nous, aujourd'hui, il n'y a pas de règle véritablement dominante. Que l'on décrète l'emploi obligatoire des méthodes françaises ; que la mission française en Pologne fasse des cours à nos officiers ; que ceux-ci travaillent en étroite liaison avec les Français dans les centres d'instruction, comme cela se faisait en France, pendant la guerre, dans les centres installés à l'arrière du front. Il faut que nous envoyions des officiers polonais à l'école de Saint-Cyr et à l'Ecole de guerre de Paris, et qu'ils fassent des stages dans les régiments français. »

Telles furent les déclarations de ce grand ami de la France, dont les paroles venaient vraiment du cœur quand il disait sa reconnaissance à notre pays pour la collaboration qu'il venait d'apporter dans la bataille de la Vistule.

Louis LEGLY.

L'ATTITUDE DE LA LITHUANIE

KOVNO, 12 septembre. — Le gouvernement lithuanien a adressé une protestation à Berlin contre les violations de son territoire que l'Allemagne a laissé commettre par un certain nombre de soldats de l'armée rouge qui, internés en Prusse orientale, ont rejoint les bolcheviks, en traversant la partie sud de la Lithuanie. La Lithuanie est décidée à respecter la neutralité à l'égard des bolcheviks.

LES SUCCÈS DE WRANGEL

CONSTANTINOPLE, 11 septembre. — Le général Wrangel signale de violents combats dans le voisinage de Pologhi, dans la province d'Ekaterinoslaw, où une brigade bolcheviste entière, avec son état-major et son service de transports, a été capturée.

Les négociations économiques anglo-russes ne sont pas rompues

LONDRES, 12 septembre. — A propos du départ de Kamenef pour Moscou, *le Daily Express* croit savoir que les négociations purement économiques, avec Krassine, relatives à la reprise des affaires avec la Russie ne sont pas rompues. Ce journal croit savoir que Krassine a donné des preuves de bonne foi, depuis le début ; il s'est abstenu de toute propagande bolchevik et il s'est refusé à toute intrusion en Grande-Bretagne dans les questions d'ordre intérieur. Il n'en va pas de même de Kamenef. Celui-ci ne rentrera pas en Grande-Bretagne, et les deux autres délégués, Miloutine et Rothstein, qui sont actuellement en Russie, ne pourront pas y débarquer non plus.

L'accord militaire franco-belge

BRUXELLES, 12 septembre. — Les journaux annoncent que la lettre d'approbation de l'accord militaire franco-belge ne sera pas rendue publique avant la rentrée du Parlement. MM. Millerand et Delacroix sont d'accord pour ne publier qu'une note résumant ce document.

Le voyage des souverains belges

BRUXELLES, 12 septembre. — Le *Sao Paulo*, ayant à bord les souverains belges, a fait escale, les 9 et 10 septembre, à Saint-Vincent, aux îles du Cap Vert.

Le départ du général Lyautey

Le général Lyautey, résident général de la République française au Maroc, a quitté, Paris, hier soir, par le train de 8 h. 30, allant à Marseille.

Le général s'embarquera à Marseille pour Casablanca.

La grève des lads

La réunion s'est déroulée normalement à Longchamp, hier. Les chevaux avaient été rassemblés et escortés de gendarmes jusqu'à la gare de Chantilly, où avait lieu l'embarquement. Les chevaux avaient suivi leur entraînement, montés par des jockeys ou des apprentis.

Les lads de Maisons-Laffitte doivent se réunir de nouveau le 16, et sont décidés, paraît-il, à ne prendre aucune décision d'ici là.

CONFLIT OUVRIER

LA GRÈVE DES MINEURS ANGLAIS EST NETTEMENT UNE GRÈVE POLITIQUE

Le président du Board of Trade attire l'attention de la Fédération des mineurs sur son refus de démontrer le bien-fondé de sa demande d'augmentation de salaires devant une cour d'arbitrage compétente et impartiale.

LONDRES, 12 septembre. — A l'issue de l'entretien qu'il a eu hier soir avec M. Lloyd George, le président du Board of Trade a publié une déclaration dans laquelle il attire l'attention de la Fédération des mineurs sur son refus de démontrer le bien-fondé de la demande d'augmentation de salaires, devant une cour d'arbitrage compétente et impartiale. Sir R. Horne déclare que cette grève est essentiellement une grève politique et souligne la nécessité d'établir une fois pour toutes le principe que dorénavant on ne ferait droit qu'à des revendications trouvées justes et légitimes.

Commentant la situation industrielle, l'*Observer* préconise de nouvelles élections législatives, « car, dit-il, le gouvernement ne possède pas l'autorité morale requise pour traverser à son avantage la crise actuelle. Il lui faut un nouveau verdict de l'opinion publique, afin de pouvoir faire face à la situation ».

Les mineurs anglais demandent à leurs camarades canadiens de faire une grève de solidarité

CALGARY (Alberta), 12 septembre. — Les délégués du mouvement pour la fondation d'un « syndicat unique » nommeront une commission pour élaborer la réponse au télégramme de M. Smillie invitant les mineurs canadiens à faire grève en même temps que leurs collègues britanniques le 28 septembre.

On annonce que les délégués subordonneront leur réponse à la décision des patrons des houillères canadiennes dans le conflit régional.

LA LENTE AGONIE DU LORD-MAIRE DE CORK

LONDRES, 12 septembre. — La famille du lord-maire annonçait, ce soir, à 20 heures, que son état n'a subi aucun changement appréciable dans la journée. A 17 heures, aujourd'hui, le jeûne volontaire du prisonnier avait duré trente jours.

Manifestations pro-irlandaises à Londres et en Ecosse.

LONDRES, 12 septembre. — Dix mille personnes ont pris part, à Glasgow, à une manifestation en faveur des sinn-feiners. Divers orateurs ont blâmé vivement le parti travailliste anglais de n'avoir pas adopté à l'égard de l'Irlande la même ligne de conduite qu'il avait adoptée dans l'affaire des munitions pour la Pologne.

Une démonstration de même nature, à laquelle assistaient quatre mille personnes, a eu lieu aujourd'hui à Londres à Southwark Park.

Démission prochaine de lord Milner

LONDRES, 12 septembre. — On annonce la démission très prochaine de lord Milner, secrétaire d'Etat britannique aux Colonies. (*Petit Parisien.*)

La réduction des effectifs en Allemagne

BERLIN, 12 septembre. — Une note officieuse déclare que le nombre des soldats de la reichswehr en Prusse orientale s'élève seulement à 15.000, et que la réduction de la reichswehr à 150,000 hommes serait réalisée au 1er octobre. Au 1er août, la reichswehr ne comptait plus que 184.000 hommes.

NOUVELLES BREVES

— M. Merlin, gouverneur général de l'Afrique occidentale française, est arrivé, hier soir, à Paris, venant de Bordeaux.

— A la suite d'une intervention de M. Boulin, inspecteur du travail, le conflit qui existait dans la corporation des mouleurs de Little a pris fin. Le travail sera repris ce matin.

— Deux des chefs suprêmes des Chevaliers de Colomb, MM. John Martin et John Leddy, sont arrivés à Bruxelles. Ils doivent remettre au cardinal Mercier le diplôme de membre d'honneur de la société et un chèque de 30.000 dollars pour la restauration de l'Université de Louvain.

— Le Conseil national de Fiume, ne se croyant pas autorisé à accepter une autre solution que l'annexion pure et simple de la ville à l'Italie, vient de démissionner, après avoir publié un ordre du jour de confiance à Gabriele d'Annunzio.

LA PETITE IDOLE

Roman inédit

par

SARAH BERNHARDT

XXVIII

Resté seul, François se sentit désespéré. L'inutilité des précautions prises, l'inanité de tout raisonnement, de toute logique le plongeaient dans le scepticisme contre lequel il se défendait depuis tant d'années. Maurice trouva sa cousine en conversation avec Albert, le marquis de Montagnac et Geneviève :

— Ton père est un peu souffrant ; il va se mettre au lit. Ne veux-tu pas l'embrasser avant qu'il s'endorme ?

Espérance se leva tout de suite. Albert voulut l'accompagner. Maurice le retint, et lui prenant le bras :

— Je voudrais, cher ami, savoir au juste à quelle heure vous désirez jouer demain avec Espérance l'admirable poème d'*Orphée ?*

— Cela m'indifférerait, répondit le comte avec lassitude. J'ai hâte de quitter ce château. Je me sens dominé par mes nerfs, et vous savez, mon cousin, combien peu je suis nerveux.

A cette appellation affectueusement familiale, Maurice tressaillit. Il pensait à ce qui se passait dans l'appartement de son oncle. Geneviève étant venue les rejoindre, ils continuèrent à se promener, mais Albert les faisait sans cesse revenir sur leurs pas, vers la tourelle.

Quand Espérance ouvrit la porte du petit salon où était son père, elle l'aperçut dans une attitude si accablée qu'elle se jeta à ses genoux :

— Père ! père chéri, je te demande pardon. Je bouleverse ta vie au moment où tu commences à récolter le fruit de tant de nobles efforts. Tu as été bon pour moi, dit-elle en sanglotant, et je dois te paraître ingrate. Ne souffre pas, je t'en conjure. Emmène-moi, partons, je ferai mon possible pour oublier, partons !

— Mais, dit François d'une voix hésitante, Albert voudra nous suivre.

La fillette se dressa.

— Oh ! non, pas cela. Je voulais bien épouser Albert sans l'aimer. J'ai espéré que je pourrais aller au bout de mon sacrifice ; mais c'est impossible.

— Tu aimes donc vraiment le duc ?

— Père chéri, voilà un an que je lutte contre l'envahissement de cet amour.

— Pourquoi ne m'en as-tu pas parlé ?

— Parce que je ne voyais dans les galanteries du duc que le trouble qu'elles éveillaient en moi, et cela, père chéri, me rendait trop honteuse pour t'en parler. Je me trouvais, je te le jure, un orgueil fou, étant donnée la haute situation du duc. Il a surpris ma conversation avec Geneviève. Quand il s'est présenté devant nous, je l'attendais si peu, à six heures du matin, sous cette charmille, que mon cœur n'a pu supporter un pareil émoi, et je me suis évanouie. C'est à partir de cet instant que j'ai compris à quel point je l'aimais. Je n'avais aucune idée de l'amour, mais maintenant je le sens maître de ma vie. Je sacrifierai celle-ci à ta volonté, père chéri, mais je ne te sacrifierai pas l'immense bonheur d'aimer. Même si le duc ne m'aimait pas, je resterais illuminée par mon propre amour.

Elle s'était assise tout près de son père.

— Qui sait si le malheur ne me guette pas, là tout près ?

Elle s'était rapprochée, frissonnante.

François prit sa tête charmante. Il la regardait tendrement, mais un certain effroi se lisait sur son visage.

— Hélas ! dit-il, tout bonheur échafaudé sur le malheur d'autrui risque de s'écrouler.

— Père chéri, murmura la jeune fille, ma vie est tellement ensoleillée depuis trois jours que j'en resterai réchauffée tout le reste de mon existence.

— Je te demande, ma chère petite, de ne rien dire, de ne rien faire avant la fin de cette fête. Nous n'avons pas le droit, quelle que soit la gravité des intérêts en jeu, de trahir l'hospitalité de la duchesse. Demain, aussitôt après la fête, je causerai avec Albert. Va, ma chérie, va rejoindre ce malheureux garçon. Je souffre de te pousser à une dissimulation qui me fait horreur, mais nous nous trouvons devant une situation si difficile... Que Dieu te garde !

Et il embrassa tendrement sa fille. Elle s'en alla rejoindre son fiancé, mais quelle ne fut pas sa surprise, en apprenant que la comtesse de Morgueil venait de l'enlever. Maurice lui montra le couple qui marchait lentement au loin.

— Oh ! tant mieux, dit Espérance, j'ai une excuse pour me retirer dans ma chambre.

Maurice la pria de rester :

— J'ai l'impression que cette femme se mêle de nos affaires. Il est vrai de dire que nous embrouillons les siennes !

— Comment ? Que veux-tu dire, cousin ?

— Ne sais-tu pas que la comtesse est follement éprise du duc, et qu'elle espérait l'épouser cet hiver ?

— Pauvre femme, soupira sincèrement Espérance !

Le duc passait. Voyant les jeunes gens seuls, il s'arrêta :

— Seuls, tous trois, s'écria-t-il, vous me permettez de m'asseoir un instant près de vous ?

— Regardez, dit Maurice, montrant le comte Albert et Mme de Morgueil.

— Voici une méchante femme qui fait, en ce moment, de la mauvaise besogne !... Et, cependant, je lui dois le bonheur de cette minute.

— Mon père, dit Espérance, a été pour moi indulgent comme toujours.

— Merci, dit le duc. Croyez-vous qu'il me recevra demain, si je me présente chez lui ?

— Oui, sûrement demain après la fête, mais un peu après, dit-elle timidement, car il désire parler au comte Styvens.

— Voulez-vous, dit le duc à Maurice, m'obtenir un entretien, et m'en prévenir aussitôt que vous aurez reçu une réponse ?

— Avec plaisir.

Le duc se retira après avoir salué les jeunes filles. Il prit la main de Maurice :

— Je suis trop heureux, mon ami, tout va trop bien selon mes désirs. J'ai la sensation d'entendre rire dans l'ombre...

Et il disparut.

Les jeunes gens attendirent encore Albert, mais, ne le voyant plus, Maurice dit aux deux jeunes filles de rentrer et, après les avoir reconduites, il revint s'asseoir, inquiet, sous le chêne vert.

Il était installé depuis un quart d'heure à peine quand il vit passer la comtesse de Morgueil. Elle était seule, et marchait nerveusement. Elle s'arrêta sur le perron regardant au loin. Il la vit tressaillir, puis rentrer vivement. Il monta sur le banc pour se rendre compte de ce qu'avait pu voir la jeune femme, mais il faillit tomber et dut se retenir à une branche de l'arbre. Albert et le duc venaient de se rencontrer. Albert avait posé sa main sur l'épaule du duc, qui retira doucement cette lourde main, et tous deux marchèrent côte à côte, se dirigeant vers la grande terrasse principale qui surplombait la campagne.

— Ah ! la misérable femme ! Qu'a-t-elle pu dire ? Et ne pouvoir rien, rien..., pensait-il.

Il alluma une cigarette, attendant... quoi ? Il ne savait pas, mais il ne pouvait rentrer chez lui.

En posant la main sur l'épaule du duc, Albert avait dit :

— Je voudrais vous parler.

— Soit, je vous écoute.

— Je vous demande de me répondre en toute vérité.

— Votre demande, Albert, serait offensante n'était votre émotion.

— Est-il vrai que vous aimez Espérance Darbois ?

— C'est vrai !

— Est-il vrai que vous désirez l'épouser ?

— C'est vrai !

— Mon Dieu ! mon Dieu ! murmura Albert.

Et il s'arrêta un instant. Il suffoquait. Le duc éprouvait une profonde pitié pour cet homme qui souffrait, en ce moment, la plus atroce des souffrances.

— Croyez-vous qu'elle vous aime ? demanda encore Albert.

— Je vous ai répondu en toute franchise pour ce qui me regarde, mais ne me demandez pas de répondre pour Mlle Darbois.

— Oui, vous avez raison, vous ne pouvez pas répondre pour elle. Je sais qu'elle ne m'aime pas, mais j'espérais me faire aimer. Je voulais la rendre si heureuse !... Cet amour a fait de moi un autre homme. Ce que je regardais jadis comme un crime me semble maintenant une volonté du destin. L'un de nous deux doit disparaître... Si vous me tuez, je connais son âme, elle ne vous épousera pas, dût-elle en mourir. Si je vous tue, la tendre compassion qu'elle a pour moi se changera en haine. Ce que je fais en ce moment est un acte brutal, un acte animal, mais je n'y puis rien ! Mon éducation religieuse avait refréné mes passions ! Je le croyais du moins, dit-il en passant sa large main sur son front têtu. Mais non ! Ma jeunesse sevrée d'amour prend une revanche terrible en ce moment, et il me faut faire un véritable effort pour ne pas vous étrangler.

Le duc n'avait pas bronché.

— Je suis à vos ordres, Albert ; seulement je crois qu'il faut vous armer de patience pour quelques heures encore. Cette fête, donnée par la duchesse, ne peut être empêchée par notre querelle. Je vous propose donc de remettre à demain soir notre rendez-vous. Nos témoins se réuniront, si vous le voulez, dans une heure à la petite auberge des « Trois Chemins ». C'est à dix minutes d'ici. L'hôtelier est mon obligé, je suis le parrain de sa fille. Le jardin est coupé par une allée assez large qui pourra nous servir de terrain de combat. Je vais de suite prévenir le marquis de Montagnac et son frère ; puis, je me rendrai à l'hôtellerie des « Trois Chemins ».

— C'est bien, dit Albert.

— Naturellement, nous laissons Maurice Renaud en dehors de notre querelle ?

— Parfaitement, fit Charles de Morlay en s'inclinant.

(*A suivre.*) SARAH BERNHARDT.

Traduction, reproduction et adaptation réservées pour tous les pays.
Copyright by Sarah Bernhardt 1920.

Un fête en l'honneur de Jeanne d'Arc

MONT-SAINT-MICHEL, 12 septembre. — Une fête patriotique et religieuse en l'honneur de Jeanne d'Arc a eu lieu, aujourd'hui, au Mont-Saint-Michel. M. Gustave Guérin, député de la Manche, qui présidait, a prononcé un discours dans lequel il a demandé, notamment, que le sanctuaire du Mont-Saint-Michel soit rendu au culte.

EN PAGE 5 :

L'INUTILE SACRIFIÉE

CONTE INÉDIT

par MARIE LE FOYER

ON A INAUGURÉ, HIER, A DIEUZE, UN MONUMENT A LA MÉMOIRE DES SOLDATS ROUMAINS

L'ARCHIMANDRITE PENDANT LA CEREMONIE RELIGIEUSE. — LE MONUMENT. — LES DISCOURS : 1. M. BOUR ; 2. LE PRINCE GHIKA ; 3. GENERAL BERTHELOT ; 4. COLONEL JONESKO-MUNTE.

Hier a été inauguré, à Dieuze, en Lorraine, le monument élevé au souvenir de neuf cents soldats roumains, prisonniers de guerre, morts à la suite des privations et des mauvais traitements que leur infligèrent les Allemands. Après la cérémonie religieuse, présidée par l'archimandrite Iordakesco, le prince Ghika, ministre de Roumanie en France, a confié le monument à la commune de Dieuze et au Souvenir français. Le monument, très simple, est sur lequel se détache une figure de soldat, s'élève au milieu des tombes. Notre seconde photo le représente au moment où deux des survivants y déposent des fleurs. L'ancien maire de Dieuze, M. Bour, qui passa deux fois devant des conseils de guerre allemands, et subit trente-trois mois de captivité, prononça un très éloquent discours, qui émut profondément tous les assistants. — (Phot. de l'envoyé spécial d' « Excelsior ».)

LE MIROIR DES SPORTS

Revue Technique et PHOTOGRAPHIQUE exclusivement consacrée AUX SPORTS

PUBLICATION UNIQUE imprimée avec soin sur bon papier.

Le Numero : 40 centimes
18, Rue d'Enghien, Paris-10e

LE MONDE

LES BOUTIQUES

Si on me demandait de dire d'un mot ce qui m'a le plus frappé dans l'évolution de nos mœurs et dans l'aspect extérieur de notre civilisation depuis la guerre, je crois que je répondrais sans hésiter que c'est la mode des boutiques.

Avez-vous remarqué comme elles sont nombreuses? Tous les jours il s'en ouvre une nouvelle : un salon de thé ou un magasin de meubles, une échoppe de bibelots ou un minuscule dancing, un restaurant de poupées, une mercerie étroite comme un couloir, un bar où il y a juste la place de trois tabourets devant le comptoir, une lingerie, que sais-je? Et toujours ces installations s'efforcent de racheter leur exiguïté par une décoration raffinée, charmante, qui attire le client et lui donne l'idée, si flatteuse, qu'il est plutôt là dans un salon. Cette illusion est fatalement partagée par les vendeurs et les marchands eux-mêmes, qui sont beaucoup plus polis, parlent à voix basse, et, s'ils vous écorchent, du moins le font avec décence, et comme sur la pointe des pieds.

Il semble que notre goût évolue. Finis les grandes machines, les magasins babyloniens, les emporiums qui ressemblent à des foires de Nijnii-Novgorod sous verre. S'ils continuent à exister, parce qu'ils répondent néanmoins à un besoin, on n'en bâtit plus d'autres, et de plus en plus l'on préfère l'atmosphère de la petite boutique, son intimité, sa personnalité. C'est que, malgré tout ce qu'on pourra nous dire pour nous persuader des avantages de la solidarité et du communisme, nous sommes des individualistes impénitents. Il faut que chacun de nous fasse son petit terrier à part, où il tolérera quelques rares compagnons, jamais la foule. La petite boutique répond à cette tendance de notre tempérament. Là, le marchand est chez lui, il a l'illusion que ses clients sont un peu pour lui des relations, ce qui, après tout, devient vite assez vrai. Et nous, les clients, il nous est infiniment agréable de penser que, sauf quelques rares initiés, personne ne s'achalande dans ces endroits de prédilection. Quel est l'homme qui, même au plus fort de la vogue des grands magasins, eût avoué sans gêne qu'il portait une cravate achetée dans une maison de nouveautés? Mais avec quelle satisfaction n'annonçait-il pas qu'il avait déniché au diable vauvert, dans une rue perdue, un petit mercier qui lui faisait, *pour lui*, des cravates dont il n'existait pas d'autres modèles semblables, sinon à Londres, dans une autre petite rue, etc...

Voilà comme nous sommes, et, je le sais, c'est souvent bien dangereux. Mais on ne nous changera pas, surtout maintenant que la victoire nous a redonné confiance en nous-mêmes. Nous laisserons donc les Anglo-Saxons et surtout les Germains organiser, à la série, et colossalement, leur civilisation grégaire. Nous, nous serons toujours les incorrigibles clients du cousu-main et de la petite boutique.

FRANCIS DE MIOMANDRE.

LES COURS

— *S. A. R. le prince Charles de Belgique* quittera Bruxelles prochainement pour retourner à Eton, où il va poursuivre ses études.

— *S. A. R. la princesse Marie-José de Belgique* vient de quitter Bruxelles pour aller faire un séjour à Biarritz.

— La petite *princesse Ileana de Roumanie*, venant de La Bourboule, est de retour à Paris.

INFORMATIONS

— De *Dinard* :

Le capitaine et Mrs Neil, Mrs Sewell et le capitaine Wilkinson viennent d'arriver de Cannes en automobile.

La comtesse de Velle a donné, ces jours derniers, un thé fort élégant. Au nombre des invités : princesse R. de Faucigny-Lucinge, comtesse Ginoux de Fermon, vicomtesse Guy de Dampierre, Mlle Molinos, M. de Delgado, etc., etc.

Thé non moins élégant donné par la baronne de Neufville.

— Le *marquis* et la *marquise Robert de Flers* sont, depuis hier, de retour à Paris.

— *Mme Francis de Croisset*, qui, à Contrexéville, a assisté aux derniers moments de la grande-duchesse Vladimir, est rentrée à Paris samedi.

— *Mme Stoïcesco*, née Simone de Caillavet, est partie pour Aix-les-Bains.

— Viennent d'arriver à *Stresa* :

Princesse de La Tour d'Auvergne, prince Borghèse, prince et princesse Potenziani, vicomte et vicomtesse de Vanssay, comtesse d'Aramon, comtesse Mocenigo, dona Ernesta Da Zara, baronne M. de Staël, comte et comtesse de Collalto, marquis et marquise Borrea d'Olmo, comte Henry de Zogheb, comtesse de Villeneuve.

NAISSANCES

— *Mme Laffon de Ladébat*, née Thurneyssen, femme du capitaine, vient de donner le jour à un fils : Jacques.

— *Mme Paul de Poulpiquet de Brescanvel* est mère d'un fils : Guy.

— *Mme Jacques Roux*, née Fabre de La Ripelle, a donné naissance à un fils : Jean-François.

DEUILS

— Un service pour le repos de l'âme de la *grande-duchesse Vladimir* a été célébré en l'église russe de Nice.

Le P. Alexandre, assisté du diacre Pobedonotzeff, officiait.

Dans l'assistance, on notait :

Le prince Gabriel Constantinovitch de Russie, fils du grand-duc Constantin et de la grande-duchesse Elisabeth, et la princesse Gabriel Constantinovitch; la princesse Hélène, fille du roi Pierre de Serbie; M. Orloff, la princesse Murat, la princesse et Mlle Galitzine, le prince et la princesse Keutscheubey, le comte Michel Grabbe, le général Trepoff, le général et Mme Poloftzoff, Mme Solski, le général Moratoff, Mme Bashkirtseff, Mme et Mlle Tolstoï, le baron et la baronne Seidler, etc., etc.

—'La *comtesse de Villeneuve*, née Dedons de Pierrefeu, vient de mourir à l'âge de soixante-dix ans.

La première offensive contre les rats

C'est hier que s'est déclenchée la grande offensive contre les rats. Cent quatorze postes étaient indiqués pour assurer la réception du produit de la chasse. En outre, les employés du service des automobiles de la voirie pouvaient procéder à la récolte. Leurs voitures portaient à cet effet des récipients métalliques pourvus de désinfectant. Les usines de Saint-Ouen, d'Issy-les-Moulineaux, d'Ivry et de Romainville sont chargées de l'incinération des rongeurs. Des fosses ont été aménagées pour le cas où la chasse donnerait des résultats tels que les fours ne suffisent plus à l'incinération. Le « gibier » serait alors réparti dans ces silos et recouvert de chaux vive.

Aux premières nouvelles, le « tableau » semblait assez peu rempli. Le chiffre des rats apportés dans chacun des postes varie entre vingt et cinquante.

LE "TIP" remplace le Beurre
AUG. PELLERIN 82, r. Rambuteau 106, r. St-Lazare 2.95 le 1/2 kil.
Expédition Province franco postal domicile contre mandat : 2 kilogs 13 fr. 70; 4 kilogs 26 francs

STÉNO-DACTYLOGRAPHE

est demandée au journal *Excelsior*, 20, rue d'Enghien, Paris. Se présenter vers 11 ou 16 h.

B L O C - N O T E S

Jamais il n'y a eu autant de mariages qu'à présent. Avant la guerre un jeune Français — principalement s'il était un Français de Paris — ne songeait guère à prendre femme qu'aux environs de la trentième année. Au lendemain de la démobilisation, on vit affluer vers les mairies des fiancés qui n'avaient pas vingt-cinq ans, et de nombreux jeunes gens se sont mariés pendant la guerre — à peine majeurs!

Cette noble impatience pouvait être expliquée par des raisons très simples. Plusieurs années d'éloignement avaient refait à beaucoup de jeunes gens des âmes neuves, en les libérant de liaisons gênantes, et sans beauté. D'autres liaisons s'étaient ébauchées, mais ennoblies, celles-là, par la grandeur et le pathétique des événements. De simples amourettes prenaient naissance au milieu de décors tragiques qui les rendaient graves. Après tant de mois d'isolement sentimental et de souffrances, la jeunesse n'était pas seulement impatiente d'aimer; elle éprouvait le besoin d'aimer sérieusement, tranquillement, en même temps que de demeurer maîtresse de sa vie. Et cela les conduisait tous au mariage...

Une autre raison est venue s'ajouter à celle-là. Les jeunes gens ont, depuis deux années, vu s'ouvrir devant eux beaucoup de carrières nouvelles. Les jeunes filles aussi. Presque tous aujourd'hui gagnent beaucoup plus d'argent qu'avant la guerre. Et c'est pourquoi ceux qui hésitaient encore n'hésitent plus...

Hélas! voilà que surgit l'obstacle stupide que les générations d'avant-guerre n'ont point connu : les villes sont trop pleines et il n'y a plus d'appartements à louer! J'entends beaucoup de chefs de famille, désireux de déménager, se plaindre de cet encombrement comme d'une incommodité ridicule; mais réfléchit-on que cette situation est beaucoup plus qu' « incommode », et pourrait bien, si l'on n'y remédie pas très vite, devenir une espèce de petit péril social.

J'ai sous les yeux le cas suivant :

Lui, ancien combattant, commis de Bourse; *Elle*, petite bourgeoise et sténographe. Mariage d'amour. Tous deux vivaient chez leurs parents. Impossible de trouver un logement quelque part. Les parents de la jeune femme étaient un peu moins à l'étroit que ceux du jeune homme. Le ménage s'est donc installé chez les parents de la jeune femme. Il y a un an que dure cet entassement. Ça va très mal. Les parents ne sont plus « chez eux »; les enfants n'y sont pas encore; on s'encombre, les habitudes ne s'accordent pas; la mère du jeune homme est déjà brouillée avec celle de sa bru. Dans cette atmosphère de malaise général, l'amour déjà s'est un peu refroidi. Dans un an, ce sera l'enfer.

SONIA.

Les " lecteurs "

C'est à M. Barthou que l'Académie française vient de demander de faire en son nom une « lecture », à la grande séance que tiendront, le 25 octobre, les cinq Académies pour fêter le cent vingt-cinquième anniversaire de la fondation de l'Institut.

De quoi M. Barthou parlera-t-il ?

— Nous n'en savons rien encore, nous a répondu hier M. Emile Boutroux, directeur de la Compagnie.

C'est donc un secret pour l'instant, un secret que M. Barthou se réserve de révéler bientôt à ses confrères.

La discrétion de quelques-uns d'entre eux pourrait bien être impuissante à le retenir. Patientons donc, jusqu'à jeudi seulement.

En attendant, sans être sorcier, on peut prévoir que l'auteur de certaines publications récentes si appréciées fera sous la Coupole, quel qu'en soit le sujet, une « lecture » de haut goût.

— C'est d'ailleurs pour cela, nous a confié un de ses confrères, que nous nous sommes adressés cette année à M. Parthou.

Les « lecteurs » des autres Académies seront MM. le comte Paul Durrieu, pour les inscriptions ; Moureu, pour les sciences ; Lacour-Gayet, pour les sciences morales, et nous avons indiqué leurs thèmes.

Président de l'Institut, M. François Flameng parlera, dans son discours d'ouverture, au nom de l'Académie des beaux-arts, de la renaissance de la France après la guerre.

Dix ans seulement ou déjà?...

Dix ans seulement que le pilote Géo Chavez venait se tuer, près de Domodossola, en essayant de passer au-dessus de la chaîne des Alpes, en avion.

Dix ans déjà, pourrait-on dire aussi. A la vérité, on ne sait plus. « Seulement », comme « déjà », par delà les années terribles, a perdu tout sens exact. La coupure de la guerre est, à la fois, dans notre esprit, immense et si réduite que toute commune mesure a disparu.

LE MONUMENT DE GÉO CHAVEZ
qui sera inauguré, aujourd'hui, à Brigue.

Et puis des pilotes morts — morts glorieusement, — nous en avons compté, depuis, tant et tant...

LA FETE DU VILLAGE

Bien que de calmes troupeaux paissent entre ces coteaux verts, la symphonie dont le vent apporte les bouffées n'a rien de pastoral, et la brusque allégresse des cuivres qui s'esclaffent et pétaradent fait songer à MM. Poulenc, Auric, ou quelque autre de nos musiciens à l'emporte-pièce, bien plutôt qu'à Beethoven.

Cependant, toutes les traditions ne sont pas perdues. Le bal ne commence qu'après la procession, qui se forme à 4 heures du soir, sitôt le lait de la journée porté au chalet où fument les chaudières du fromager. Elle a été plus suivie que jamais, cette année. Devant la chapelle, qui dresse, à la lisière de la forêt, un clocher pointu, moins haut que la cime des chênes, un jeune moine franciscain, son froc de bure barré de décorations guerrières, a harangué une foule qui, du tertre gazonné, débordait jusqu'aux fossés de la route. Sur la route, une file de voitures attendait les pèlerins d'alentour : chars à bancs, carrioles, tilburys et même automobiles.

Mais, au retour, les jeunes filles, qui, tout en chantant les cantiques, prenaient soin de ne pas tacher, sur la route, leurs souliers blancs, se sont empressées vers le bal.

Il fut un temps où l'on dansait en plein air, sous une toiture de planches, au bord de la place. Les cultivateurs qui rentraient au logis, la faux sur l'épaule, s'arrêtaient un instant pour reconnaître leurs fils ou leurs filles, et les couples fatigués s'accoudaient du côté de la prairie pour respirer la fraîcheur du soir.

Cette année, on a mieux fait les choses. C'est une salle close de tous côtés; il a fallu trois jours pour en monter la charpente. Elle est si vaste que, pour ne pas gêner la circulation, on a dû la transporter dans les prés. Au-dessus de la porte, un écriteau annonce le prix d'entrée, qui est d'un franc, « taxe de luxe comprise ». Chaque tour de danse donne lieu à vingt-cinq centimes de supplément à la charge du danseur. Les danses étant fort brèves, ce tarif est dispendieux, mais le village est riche, et nombreux sont les jeunes gens qui vont rester là, ne s'interrompant de tournoyer que pour boire un verre de bière à la buvette, jusqu'à deux heures du matin.

Le pré appartient à un cultivateur aisé. L'entrepreneur du bal le lui a loué, pour ces quelques jours, moyennant 50 francs. Prix modeste; mais les trois fils du propriétaire ont leurs entrées gratuites. — LOUIS LALOY.

Est, est, est...

Cette formule trinaire et mystérieusement affirmative est tout simplement l'enseigne historique d'une auberge fameuse de la campagne romaine. En voici l'explication :

Quand il y avait encore un Etat pontifical, mais point de chemin de fer, un cardinal romain, fin gourmet et amateur informé de grands crus — ce sont là qualités assez ecclésiastiques — avait accoutumé, en ses voyages, de ne s'arrêter que dans les hôtelleries à la cave convenablement constituée. Afin de ne faire halte qu'à bon escient, et pour éviter à son palais des contacts indignes, il dépêchait toujours son valet en avant. Après enquête, si l'auberge était bonne, le laquais inscrivait à la craie sur les volets : *Est* (la langue de l'Eglise étant le latin) que l'on pourrait traduire : *Il y a bon*.

Trouvant un jour une cave génialement composée, notre homme, dans son enthousiasme, écrivit : *est, est, est*. Les propriétaires successifs de l'auberge ont adopté l'enseigne.

En est-il de meilleure ?

AU GOUT DU JOUR

Comme nombre de vieilles choses, la tradition des enseignes tend à disparaître, et bien rares sont, aujourd'hui, les auberges qui ont conservé l'engageant petit panonceau de jadis, parfois si pittoresque.

La confection des enseignes est un art qui veut beaucoup de psychologie. Les unes évoquent une spécialité savoureuse de la région, d'autres rappellent le séjour d'une célébrité, souvent renommée pour sa gourmandise, d'autres... mais les inventions sont nombreuses et offrent souvent des spécimens de l'esprit campagnard, qui est plus que de l'esprit tout court.

Malheureusement, le progrès ne respecte pas les enseignes, quand il ne les détruit pas tout à fait. Dans un petit village du Vexin, l'auberge de rouliers du Cheval blanc en arborait naguère une où chacun pouvait admirer un neigeux et fringant coursier qui s'élançait vers le ciel. Depuis quelques années, le sujet a été modernisé par l'adjonction d'un avion qui, par compensation sans doute, se dirige nettement vers le sol.

Le temps lui-même prend un malin plaisir à dénaturer l'esprit des vieilles enseignes. Témoin celle d'un cabaret, voisin d'une mare, qui donnait au passant ce judicieux conseil : « Il vaut mieux boire ici qu'en face. » Aujourd'hui, la mare est desséchée, et à sa place s'élève un somptueux établissement défiant toute concurrence.

Il existe aussi des enseignes d'une naïveté savoureuse comme celle de cette taverne rouennaise qui s'intitule : « Café de l'Epoque! »

Mais ne nous en moquons pas trop; les promesses qu'elles nous font ne sont pas toujours vaines, et, quand on s'y fie, il n'est pas rare de rencontrer des endroits où l'on peut savourer une cuisine qui a encore conservé toutes les traditions du cru. Cela, mieux que tout le reste, plaide en leur faveur. — R. B.

Il ne faut jurer de rien

Dans une spirituelle et charitable pensée d'encouragement aux candidats que la fièvre verte n'a point empêchés d'atteindre un âge avancé, on a placé hier, au seuil du Palais-Mazarin, à droite de l'escalier, par lequel on monte aux salles des séances et à l'immortalité, un buste de Jean-Baptiste Biot.

Cet astronome était le type de la persévérance.

Sans doute avait-il découvert dans le ciel qu'il explorait chaque nuit son étoile, celle qui le conduirait un jour à l'Institut, car il ne se découragea jamais ; et il eut bien raison.

Ayant depuis longtemps l'âge canonique, Biot se présenta au fauteuil que la mort de Delambre venait de laisser vacant à l'Académie des sciences.

Mais on lui préféra Fourier.

Il attendit alors patiemment le fauteuil de Fourier.

Mais quand Fourier, à son tour, brûla la politesse à ses confrères, ceux-ci n'hésitèrent pas à le remplacer par Arago.

On pourrait croire que, cette fois, le « père Biot » quitterait la partie. Il n'en fit rien.

Il continua de regarder son étoile et crut comprendre que celle-ci brillait d'un plus vif éclat vers une autre académie.

A quatre-vingt-deux ans, J.-B. Biot se présenta à l'Académie française, qui venait de perdre Lacretelle... Et il fut élu !

Jamais personne n'est entré si tard chez les Quarante. Non, il ne faut jurer de rien.

La réouverture du Grand-Teddy

Nos lecteurs apprendront avec plaisir et noteront avec soin que le Grand-Teddy, le fameux restaurant de la rue Caumartin, fera mercredi 15 septembre sa réouverture.

A cette occasion, inauguration des agrandissements et embellissements apportés pendant les vacances, et qui sera marquée par un thé et une soirée de gala d'un éclat particulier, avec orchestre et danses. Pour retenir sa table, téléph. : Central 52-42.

Les courses à Biarritz

Hier, toute la colonie française et étrangère s'était donné rendez-vous sur l'élégant hippodrome pour se retrouver le soir dans les salles somptueuses des casinos. Réunions brillantes, où la mode parisienne fut dignement représentée par les dernières créations de *Sorbier*, la modiste mondaine, 9, rue Lafayette, Paris.

PONT DES ARTS

Un comité, placé sous le patronage de M. Raymond Poincaré et de nombreuses personnalités littéraires, s'est constitué en Savoie pour célébrer le centenaire de la publication de ces *Méditations* de Lamartine qui allaient transformer la poésie française en la renouvelant si complètement.

Les fêtes du centenaire ont commencé samedi par une soirée artistique. Elles se sont poursuivies, hier, aux lieux mêmes qui ont été marqués par les divers séjours de Lamartine en Savoie.

Les admirateurs de Lamartine se sont rendus à Chambéry, dans la chapelle du château des ducs de Savoie où le poète reçut la bénédiction nuptiale. Ils se sont transportés ensuite au curieux domaine de « Caramagne », où il résida.

Ils ont fait, dans l'après-midi, une promenade sur le lac du Bourget, immortalisé par Lamartine, puis une excursion avec arrêts aux différents points ou sites dont le nom évoque son passage : bois Lamartine, grotte Lamartine, banc Lamartine, etc.

Hier soir, M. Henry Bordeaux a fait une conférence sur « Lamartine et les *Méditations* ».

LE VEILLEUR.

THÉATRES

NOUVEAUX SPECTACLES

Le Perchoir vient de renouveler son affiche. *Tu te rends compte ?* est une revue en deux actes de M. Paul Clérouc. Satirique, parfois cinglante, amusante, cette revue a obtenu le plus franc succès. Elle est fort bien interprétée par Mlles Gaby Montbreuse, Alice de Tender, Nelly d'Orlys, Suzy Pierson, Suzanne Gracias et Gaby Molinat ; MM. Clérouc, Péral, Lenoir, Lemarguy et le nain Delphin.

Le Théâtre de l'Abri a rouvert ses portes avec une opérette, *la Reine ardente*. Le livret de M. Pingrin est alerte, la musique de Mme Germaine Raynal est pimpante. Cette opérette permet à Mlle Reine Derns de déployer sa fantaisie, et à M. Bellet de nous faire apprécier ses qualités vocales. A leurs côtés, Mlle Djimmy, MM. Lucien Prad, P. Faivre, Pré fils sont excellents.

Opéra. — Reprenant les représentations du dimanche, dont la récente institution a été si bien accueillie par un public aussi nombreux qu'intéressant, l'Opéra annonce pour dimanche prochain, en soirée, *Faust*, de Gounod.

Odéon. — Vendredi prochain 17 septembre, le théâtre national de l'Odéon donnera, à l'occasion du centenaire d'Emile Augier, *le Fils de Giboyer*.

PETITES NOUVELLES

— La répétition générale de *l'Enfant-Maître*, au Vaudeville, aura lieu samedi soir et la première représentation le lundi 19 septembre.

— Notre confrère J.-L. Croze nous apprend que Douglas Fairbanks ne sera pas d'Artagnan. C'est M. Aimé Simon-Girard, le sympathique comédien, qui incarnera le quatrième mousquetaire sur l'écran.

— Me Théodore Valensi, avocat à la cour d'appel de Paris, est nommé avocat conseil du Syndicat des artistes dramatiques.

— Un emploi de chargé de cours titulaire (4e catégorie) d'une classe préparatoire de piano est actuellement vacant au Conservatoire de musique et de déclamation. Les candidats devront se faire inscrire à la direction des Beaux-Arts, 3, rue de Valois (bureau des théâtres).

— L'Œuvre de Mimi-Pinson, fondée par le maître Gustave Charpentier, a offert, hier, un concert aux familles des élèves de ses cours de diction, de musique et de danse.

BRICHANTEAU.

LA SAISON A VICHY

Tout ce mois de septembre, si brillamment commencé, verra se continuer au **GRAND CASINO DE VICHY** une magnifique série de représentations lyriques et de comédie.

Le programme lyrique, dû à **M. Villefranck**, directeur artistique, comprendra : **« Manon »**, avec **Mlle Suzanne Sabran** ; **« Mireille »**, avec **Mlle Suzanne Sabran** ; **« le Barbier »**, avec **MM. Lucien Fugère, Léon David, Boudouresque, Mme Augusta Garcia** ; **« Véronique »** et **« la Fille de Mme Angot »**.

Pour les représentations de comédie, **M. Victor de Cottens** nous réserve des œuvres comme : **« Madame la Maréchale »**, avec **Mme Jane Yvon** ; **« les Deux Orphelines »**, avec **MM. Séverin, Marquet, Maucair, Mmes Rosni-Derys, Marthe Fabry, Ardans, Charlier** ; **« le Duel »**, **« Papillon dit Lyonnais le Juste »**, avec **M. Tanneur** ; **« M. Beverley »**, **« l'Abbé Constantin »**, avec **M. Morins, Mmes Rosni-Derys, d'Ambricourt** ; **« la Gamine »**, avec **Mmes Marthe Fabry, Simone Charlier, MM. Tanneur, Thuet, Marc Villeneuve**, et de brillants artistes.

LA CIGALE
Lundi, mardi, mercredi
3 dernières
de LA COURSE A L'AMOUR
la triomphale opérette-vaudeville
que des engagements antérieurs interrompent en plein succès.

AMBASSADEURS. — On rentre, et « Tout Paris va aux Ambassadeurs admirer la merveilleuse revue qui est sans contredit le plus beau spectacle de Paris. Pour quelques jours seulement, la troupe américaine acrobatique la plus forte du monde : « les Canadians » (six personnes).

A L'APOLLO
TOUS LES JOURS, DE 5 H. A 7 H.
Les Thés dansants les plus élégants
Tous les soirs, de 9 h. 30 à minuit 30
Les Soirées dansantes les plus gaies
AVEC
les deux meilleurs orchestres
et la clientèle la plus chic

PROGRAMME DES SPECTACLES

Théâtres ayant effectué leur clôture annuelle : Gymnase, Apollo, Th. des Champs-Elysées, Comédie des Champs-Elysées, Mathurins, Th. des Arts, Th. Impérial, Vieux-Colombier, Potinière.

EN MATINEE :

Olympia, 14 h. 30 ; **Marivaux**, 14 h. 30, même spectacle que le soir.

EN SOIREE :

Opéra, 20 h., *Thaïs*.
Comédie-Française, 20 h. 45, *le Gendre de M. Poirier, l'Anglais tel qu'on le parle*.
Opéra-Comique, 20 h. 30, *le Roi d'Ys*.
Odéon, 20 h. 15, *les Erinnyes, les Grâces*.
Gaîté-Lyrique, 20 h. 15, *les 28 jours de Clairette*.
Variétés, 20 h. 45, *l'Ecole des Cocottes*.
Porte-Saint-Martin, 20 h. 30, *le Courrier de Lyon*.
Vaudeville, 21 h., *la Femme de mon ami*.
Théâtre Antoine, 20 h. 30, *l'Inconnu*.
Ambigu, 20 h. 30, *le Maître de forges*.
Athénée, 20 h. 30, *la Belle Aventure*.
Palais-Royal, 20 h. 30, *Et moi, j'te dis qu'elle t'a fait de l'œil*.
Théâtre Sarah-Bernhardt, 20 h. 45, *Faire fortune*.
Théâtre Michel, 21 h., *les Amants de Sazy*.
Théâtre Femina, 20 h. 30, *Raffles*.
Th. Edouard-VII, 21 h., *le Danseur de Madame*.
Capucines, 21 h. 15, *Mais les hommes n'en sauront rien*.
Bouffes-Parisiens, 20 h. 30, *Phi-Phi*.
Châtelet, 20 h. 30, *Michel Strogoff*.
Renaissance, 20 h. 30, *M'amour*.
Théâtre de Paris, 20 h. 30, *Arsène Lupin*.
L'Abri, 21 h., *la Reine ardente*, opér. légère (Reine Derns, Lucien Prad, Bellet).
Scala, 20 h. 30, *la Gare régulatrice*.
Grand-Guignol, 20 h. 30, *la Dernière Torture ; Lui!*
Th. Moncey, 20 h. 30, *Monique, Boubouroche*.
Cluny, 20 h. 45, *le Béguin de la garnison*.
Déjazet, 20 h. 30, *Un tour de cochon*.
Th. Albert-Ier, 20 h. 30, *Pou-Chi-Nett*, opérette avec Thérèse Cernay, Montel et Germaine Andrey.

MUSIC-HALLS, CIRQUES et CABARETS

Concert Mayol, Damia ; *le Couvent des caresses* avec la Piscine enchantée et Suzanne Wurtz.
Ambassadeurs, *la Revue légère*, 25 tableaux, 150 artistes, 400 costumes. Le défilé des plus belles femmes de France et de la haute couture.
Alhambra, attractions diverses.
Cigale, 20 h. 30, *la Course à l'amour*.
Folies-Bergère, 20 h. 30, *l'Amour en folie*.
Olympia, 20 h. 15, 15 vedettes et attractions. De 5 à 7 heures, thé-tango.
Marigny, 20 h. 30, *Cach' ton piano*.
Nouveau-Cirque, 20 h. 30, attractions variées.
Cirque Médrano, 20 h. 30, Mat. jeudi, sam., dim., fêtes.
La Pie-qui-Chante, *Tout A. B. C.* Fallot.
Perchoir, 21 h., rev. nouv. (G. Montbreuse, de Tender).
Boîte à Fursy, relâche.
Lune Rousse, *Pas Molle*, revue.
Noctambules, 20 h. 45, la Revue, les chansonniers.

CINEMAS

Marivaux, 20 h. 30, *Mon village* (Hansi), W. Hart.

DANCINGS et DIVERS

Apollo, 17 à 19 h., thé dansant ; 21 h. 30, grand bal.
Alcazar d'Eté (Palais de danse Duque), ts les jours, à 16 h., thé tango ; 20 h. 30, grand bal.
Oasis, 26, avenue Victor-Emmanuel-III (Harry Pilcer's Dancing), tous les soirs, 9 h. 30 à minuit 30; tous les jeudis, grand gala.

OBÉSITÉ LIN-TARIN CONSTIPATION

En Vente Partout "CABRI" PATE EXTRA pour CHAUSSURES
Noir - Rouge - Jaune - Blanche et Havane.
PATE EXTRA POUR CHAUSSURES CABRI DÉPOSÉ

L E S L I V R E S

DIALOGUES D'HIER, *par Maurice Donnay, de l'Académie française.*

Ces dialogues parurent, durant la guerre, dans la grave *Revue des Deux Mondes*. Voilà qui en explique l'humour un peu austère, la fantaisie un peu académique. Pourtant, le genre dialogique offre des ressources infinies, et surtout à un auteur comique de qualité, pour exposer une doctrine sous ses divers aspects et incliner doucement le lecteur à élire l'idée maîtresse : « Platon me semble avoir aimé cette forme de philosopher par dialogues, remarque Montaigne, pour loger plus décemment, en diverses bouches, la diversité et les variations de ses propres fantaisies. » Ce que dit le génial polygraphe gascon du Philosophe aux larges épaules va comme un gant à

M. MAURICE DONNAY

Fénelon, Fontenelle, Renan. Sied-il aussi bien à M. Maurice Donnay ? Je n'ose pas dire, car il y a un peu d'arbitraire dans le choix de ses personnages. Ils sont tous ultra-mondains et parlent tous, ou presque, la même langue. Qu'il s'agisse de l'abbé Cibon ou du pessimiste Pessivioc, ce sont des ombres plus que des hommes ou des femmes. Ombres élégantes, sans doute, mais poudreuses. Où sont, je vous prie, maintenant, tous ces patriotes buveurs de thé, grignoteurs de petits fours et de communiqués ? Qui pense aux nobles tricoteuses ? Que tout cela est loin de nous, heureusement ! On en a tant usé !

Ces *Dialogues d'hier* semblent être plutôt dialogues de morts. Mais quel besoin avait l'illustre dramaturge de découper ces marionnettes enfantines, lui qui a su faire vivre à la scène des personnages inoubliables.

LE FILS DU GRAND EUNUQUE, *roman chinois, par Charles Pettit.*

Voilà, par ma foi, un titre bien sensationnel ! Qui le prendrait au sérieux, s'il rutilait paradoxalement sur la couverture d'un livre qui ne serait pas signé Charles Pettit. Car l'auteur de tant de romans chinois, réalistes, ironiques et pittoresques, est l'homme de France le plus documenté sur ce singulier pays où l'on trouve, remarquait avec ébahissement un de nos compatriotes : « De la peinture sans ombre... De la musique sans harmonie... Des palais de bois sans architecture... Beaucoup de science perdue à ce qu'on dit... L'ignorance presque de toutes choses... Un alphabet de 60.000 lettres... Une langue toute de monosyllabes... » Mais notre bon interjectif stupéfié n'y était pas allé voir. Il s'ébahissait par ouï-dire. Ce n'est pas le cas, il s'en faut bien, de M. Charles Pettit, qui possède sa Chine sur le bout des doigts, l'ayant parcourue en tous sens. Il ne faut, d'ailleurs, rien moins que ces voyages et cette opulente documentation pour prendre au sérieux son *Fils du Grand Eunuque*. N'oublions pas, au surplus : c'est du mot Chine qu'on a fait le mot chiné.

Donc, au témoignage de M. Charles Pettit, au contraire de ce que l'on croit généralement, la fonction du grand eunuque, personnage occulte qui a joué un rôle extrêmement important à la cour de Chine jusqu'à la Révolution, était héréditaire. Les ambitieux ne se résolvaient au plus inhumain des sacrifices qu'à leur moyen âge, étant alors pourvus d'héritiers capables de perpétuer leur sang. Le grand eunuque Li Pi Siao mène, dans la Ville Violette, la cité sacrée interdite, une vie paisible, d'épicurien. Sous couleur de veiller sur Sa Majesté, le saint homme, Fils du Ciel, notre goinfre se fait mourir de crevailles. C'est un gourmet. Il lui faut le fin du fin de la cuisine chinoise, c'est à savoir, d'admirables gelées d'œufs décomposés, des ailerons de requins, des chenilles de mer, des œufs pochés de tourterelles servis sur des cœurs de bambou. En bon père, il s'est mis en tête de passer ses hautes fonctions et sa fourchette à son fils, Li Pi Sino. Mais ce pusillanime, bourgeoisement épris de sa femme, la douce Chiti, refuse. Il fuit les honneurs avec madame. Mal lui en prend. Il est berné, volé, battu, empalé. C'est tout juste s'il n'est pas rôti, comme un des savoureux canards servis sur la table friande de son père. Pour le sauver, la douce Chiti est contrainte de franchir maintes fois les limites de la fidélité. La pauvrette est mal récompensée de tant de sacrifices. C'est elle qui sera tuée. Devenu veuf, Li Pi Sino acceptera la succession paternelle.

Ce roman historique a tout à fait l'allure d'un conte philosophique de l'antépénultienne siècle. On y retrouve, comme dans *Candide*, les mêmes catastrophes ramenées à la fin de chaque chapitre, comme un leitmotiv ironique contre la Providence et l'ordre établi. Le décor donne, par sa réalité, un vernis de vraisemblance à l'affabulation singulièrement capricieuse. Ce mélange d'exotisme pittoresque et d'esprit voltairien produit à peu près l'impression que donne aux connaisseurs ce monstrueux magot de la Chine, agrémenté de belles montures Louis XV.

LA PRINCESSE JOLIE *ou* DANS LES JARDINS DE MAETERLINCK, *un acte en prose, par Carlos de Lazerme.*

Aimez-vous les parodies ? Trouvez-vous juste cette caricature de l'esprit d'un auteur ? Comme celle de son visage, quand elle excède certaines licences, ne tomberait-elle pas sous le coup de la loi ?

Il y a le pour, il y a le contre. Le grave Boileau et le tendre Racine ne dédaignèrent pas cette arme redoutable, témoin la *Métamorphose de la perruque*, de Chapelin ; témoin encore tant de beaux vers de Corneille, intercalés à contre-sens et malignement, dans les *Plaideurs*. Mais Voltaire, qui ne fut certes pas manchot dans le jeu parodiste, trouve ce genre déplorable, le dernier de tous, quand on l'emploie contre lui : « La parodie nous tourne en ridicule..., écrit-il à d'Argental, un Fréron nous déchire ; voilà tout le fruit d'un travail qui abrège la vie. » Est-il pas amusant de voir le sec Arrouet blessé à mort — du moins le dit-il — par une de ces petites fléchettes ironiques, qu'il excelle à lancer ?

A en croire d'Alembert, le spécieux Marivaux regardait, avec raison, les parodies « comme propres à décourager les talents naissants, à contrister les talents reconnus et à jeter sur le genre noble une espèce d'avilissement, toujours dangereux chez une nation frivole qui pardonne, oublie et sacrifie tout, pourvu qu'on l'amuse ».

Si le pardon du péché de parodie gît dans l'amusement, M. Carlos de Lazerme, parodiste de Maeterlinck, est blanc comme neige. Rien n'est amusant comme sa petite piécette. C'est du Maeterlinck exaspéré. On nous y raconte, sur un ton de mélopée, à la fois lyrique et geignard, la déplorable histoire de la reine Angelmonde. Cette haute dame a perdu son voile au haut de la vieille tour. N'a-t-elle perdu que son voile ? Le roi Gontran est grandement inquiet et courroucé... Tout le palais est dans l'affliction... Le vieux grand-père Balthazar, Jolie, Jeannie, Yannic, Yonnic, Blondie, les cinq princesses ; le prince Cricri, la nourrice de Cricri, les sept fileuses, le portier, le majordome, la laveuse de vaisselle, le héraut, le capitaine des gardes, le jardinier, le porcher, le pèlerin, l'aveugle, le marmiton, le fou et le valet de chien... usent leur temps à s'interroger, avec une angoisse enrhumée, sur ce voile perdu. Voici, au surplus, un petit échantillon de leur lyrisme : « Je ne sais pas ce que je dis, je ne sais pas ce que je fais, je n'entends pas ce que je vois, je ne vois pas ce que je sens, je ne sens pas ce que je crois, je ne crois pas ce que je veux, je ne veux pas ce que je peux... »

La catastrophe se produit. Le roi tue la reine qui tue le roi. La conclusion, la voici, dans la bouche shakespearienne du vieux Balthazar :

« Tout est fini! tout est fini! Et voilà comment les choses arrivent : il y avait un roi et une reine, et un prince et une princesse... ils étaient quatre et ils se sont battus. Sans doute, ils étaient pressés de partir et ils n'avaient pas le temps d'attendre... Ils n'ont pas su se tenir tranquilles un instant... Et il a fallu qu'ils fassent une affaire d'Etat pour cette pauvre petite chose !.... »

Mais tous ces adroits sarcasmes, ces ingénieuses épigrammes recèlent, j'en suis bien sûr, une grande tendresse intellectuelle pour Maeterlinck. Au risque d'être sacrilège, parodiant une phrase célèbre, on a bonne envie de dire au parodiste : « Tu ne le parodierais pas si bien, si tu ne l'avais pas tant hanté ! »

UN DRAME EN FORÊT, *roman par Paul Lagrange.*

Roman... Histoire de l'autre guerre. C'est déjà la preuve d'un courage non commun que d'aborder ces années de défaites repoussées par la victoire aux sandales ailées, dans un passé quasi préhistorique.

En 1870, un garde forestier, excédé par les brutales brimades d'un ex-colporteur espion, revenu, avec l'invasion, sous l'uniforme prussien, le tue, puis cache le cadavre au plus épais de la forêt. Qu'on le découvre, il y va de sa vie et de celle de sa chère fille ! Ce sont toutes les péripéties de ce mort, attaché au vif, que décrit d'une plume minutieuse, dans son journal, Madeleine Hugonneau, la fille du garde-chasse. Rassurez-vous ! La plus macabre des in-

M. LAGRANGE

trigues s'achève en idylle rosissante. A tout dire, il y a bien de la gaucherie dans cet expédient du cahier que le lecteur lit par-dessus l'épaule de l'héroïne. Outre la monotonie du style direct, qui exige, pour être supportable, une extrême virtuosité, cette forme naïve de récit détruit toute l'angoisse de l'intrigue. On est assez rassuré, et même au plus noir de l'orage, sur le sort du personnage qui tient la plume. On sait bien qu'il ira jusqu'au bout, c'est-à-dire jusqu'à la trois centième page.

Mais l'affabulation n'est guère ici qu'un prétexte. Le nouveau roman de l'auteur d'un *Cœur en détresse* n'est qu'un hymne à la louange de la nature, à la gloire de la forêt. Comme il l'aime cette forêt, Paul Lagrange ! Il trouve pour elle des mots d'amant. Ne nous étonnons pas si les personnages paraissent tout petits et vacillants à l'ombre des chênes magnifiés. « Rien ne me semble égal aux montagnes, à la mer, aux forêts et aux fleuves », a écrit quelque part Taine. Nous avons tous, nous autres Français, ce sentiment panthéiste. Nous l'avons hérité de ces Gaulois qui adoraient, au témoignage de Tacite, l'horreur secrète des grands bois. La religion des druides n'est pas morte : elle pourrait réclamer le plus beau miracle des temps modernes. C'est à l'ombre d'un vieux hêtre insigne — les lis n'étaient pas plus beaux — que Jeanne la Pucelle prit son fait, remarquent les juges de Rouen.

Jean-Jacques BROUSSON.

LES CONTES D'"EXCELSIOR"

L'INUTILE SACRIFIÉE

par MARIE LE FOYER

— Mon cher capitaine, je vous assure, insistait Me Blénois, l'éminent avocat, je vous affirme que le silence où vous vous obstinez nuit terriblement à votre cause. Rien ne le justifiera devant les membres du conseil de guerre. Pour ma part, j'ai une foi profonde en votre innocence, l'hypothèse que vous soyez coupable de haute trahison me semble absurde... Mais vous vous défendez mal, l'apparence vous accable... Vous vous abandonnez.

— Mon cher maître, je vous ai dit, j'ai dit à l'instruction tout ce que je pouvais révéler pour ma défense sans forfaire à l'honneur. Vous-même, avec une intelligence, une énergie, un dévouement pour lesquels je ne saurai jamais vous être assez reconnaissant, vous portez peu à peu la lumière dans cette obscure et douloureuse affaire...

» Quant à moi, j'ai rappelé de quel ardent amour j'aime mon pays et comment je l'ai servi. On sait que toute ma vie a été consacrée au travail, et que mes dépenses, réduites au minimum, n'ont jamais excédé mes ressources. Dans ces conditions, quel mobile à l'acte infâme?...

— Parbleu, mon cher ami, tout cela est certain, mais nous sommes en présence de faits déconcertants et vous aggravez le mystère qui les entoure, en refusant de préciser quel a été l'emploi de votre temps durant la première semaine de juillet dernier. Le 5 juillet — exactement — des papiers importants ont été dérobés à l'état-major de votre division et remis à l'agent d'une puissance ennemie par un inconnu, répondant à votre signalement. Or, à cette époque, le général Véry, dont vous étiez l'officier d'ordonnance, vous avait accordé une permission que vous désiriez passer chez vous, en pays basque — bien près, hélas! de la frontière! Des compagnons de votre enfance, des joueurs de pelote, vous ont vu un soir, à Guétary. Vous avez passé rapidement, puis vous avez disparu. Les volets de votre villa « Thalassa » sont restés clos. Où étiez-vous?

— Maître, je vous ai déjà dit...

— Eh! mon enfant! (pardonnez à mon âge de s'adresser ainsi au vôtre) j'ai compris, je sais... le secret d'une femme vous clôt les lèvres... Mais votre amie connaît-elle ce suicide moral? Y souscrit-elle?

— N'insistez pas, mon cher grand ami... toute ma terreur à moi : c'est qu'Elle se livre... qu'Elle apprenne!

» D'Elle, je ne peux rien accepter... parce que... au lendemain de l'acte de foi adorable qui me l'avait donnée... je l'ai trahie... oui, profondément, cœur et corps... j'ai fait pleurer l'âme des choses qui étaient elle et qui étaient moi. En échange d'un sacrifice que je tremble de lui voir accomplir, je n'ai plus rien à lui donner.. pas même ma vie qu'une autre a prise... Elle ignore tout et mon silence est une expiation. »

Le même jour, à l'audience, le défilé des témoins de la défense s'achevant, le colonel qui dirige les débats est saisi de la requête d'une dame qui demande à être entendue. Absente, hors de France jusqu'ici, elle arrive à l'heure même. Comme il n'y a pas de temps à perdre, le président, en vertu de son pouvoir discrétionnaire, autorise ce témoignage.

Dans la salle, une houle d'émotion a passé... un nom circule de bouche en bouche. Une femme s'avance à la barre et répond aux questions d'usage.

C'est Mme de Bermond, dont la situation mondaine, la fortune, les alliances dans le pays sont considérables. Elle est belle, d'une pâleur ardente, lumineuse. La mante souple de satin noir qui l'enveloppe dessine sur elle les plis qu'on voit aux péplums des statues. Une toque descend sur ses larges yeux clairs et lui fait un diadème sombre. Levée pour prêter serment, sa main étroite dégantée ne tremble pas. Un rubis la marque d'une tache pourpre.

L'accusé, violemment, s'est levé.

Sur l'ordre du président, il se rassied. Visiblement des gouttes de sueur perlent à la naissance de ses cheveux.

Mme de Bermond dépose. D'une voix un peu faible, mais nette, elle dit comment, ayant été l'amie très chère d'une sœur — morte aujourd'hui — du capitaine Fonville, elle croirait manquer au devoir en ne venant pas apporter à la défense tout ce qu'elle sait du passé d'honneur de l'officier, de sa bravoure, de son éclatante loyauté. Elle parle... et, dans le silence glacé, ses paroles retombent comme mortes. Elle en perçoit l'impuissance. D'elle aux juges, il ne s'établit pas cette communication intense qu'elle avait espérée, voulue. Elle s'irrite. Un ange intérieur l'exalte. Sa main, éclaboussée de la pierre rouge, rejette la cape et découvre le corps tendu dans sa gaine sombre. Ses yeux agrandis sont d'un bleu noir, sa voix s'élève en un cri.

— Messieurs, le capitaine n'est pas un traître, il n'était pas à la frontière le 5 juillet, je le jure!

— Qu'en savez-vous, madame? Où était-il?

— Où? répète-t-elle, crispée à la barre, secouée comme une barque sous le vent.

— Taisez-vous, crie l'accusé... Vous n'avez pas le droit...

— Si, j'ai le droit, si, j'ai le devoir... Messieurs, le capitaine était avec moi à la villa Thalassa, ce jour même. Les volets étaient clos parce que j'avais voulu cela.

L'officier, affaissé à son banc, sanglote, la face dans ses mains.

Une partie de la salle est debout. Le président doit imposer silence à la rumeur qui grandit.

— Croyez-moi, crie la femme, puisque je suis perdue, au moins, délivrez-le... Il est innocent... de l'affreuse chose!

— Madame, dit le commissaire du gouvernement, dans le silence revenu, le conseil de guerre estimera peut-être insuffisant, comme je l'estime moi-même, l'alibi que votre douloureux courage nous apporte ici.

» L'exaltation du sentiment qui vous pousse « à vous perdre », selon votre propre expression, peut vous faire commettre une erreur sur le jour exact où vous étiez à Thalassa.

» Quelle preuve nous donnez-vous, précise, que le 5 juillet vous étiez à la villa et que le capitaine y était avec vous? »

Sous l'affreuse logique, la femme, impuissante, se débat. De grandes larmes creusent son visage torturé, le sculptent de méplats tragiques.

Tout d'un coup, elle a un cri délirant...

— Ah! la preuve! J'ai la preuve... elle est là, devant vous... à la main gauche du capitaine, prenez cet anneau de platine; regardez, dans l'intérieur, nos deux noms gravés et la date terrible, adorable : 5 juillet! Etes-vous sûrs, à présent... Lui! un traître! Mon Dieu!

Elle rit et sanglote.

Dans la salle, des femmes pleurent.

Au doigt de l'officier, inerte, à demi-mort d'angoisse, le greffier a pris la bague. Le président, maintenant, la regarde, l'élève à la lumière, regarde encore. Sur les mains âgées, un peu grises qui tiennent le bijou, les veines gonflées, cordées, disent l'émotion. Le vieil officier-magistrat est presque aussi pâle que le malheureux homme écrasé, à son banc, presque aussi tremblant que la martyre grelottant de l'impossible horreur!

Elle reçoit l'anneau clair qu'on lui tend sans parler. D'un regard, elle a vu la bande brillante implacablement lisse d'où la marque d'amour, pour un autre amour, a été effacée.

Une plainte s'élève, si faible qu'à peine l'air en vibre, et, comme une hirondelle blessée tombe dans ses ailes sombres pliées, la femme s'effondre mourante dans le deuil de son manteau noir.

Marie LE FOYER.

LES COURSES

LONGCHAMP

La foule qui remplissait, hier, l'hippodrome de Longchamp, était bien telle qu'on pouvait l'attendre normalement un jour de réouverture, surtout avec un temps magnifique comme c'était le cas hier; mais les habitués en étaient un peu impressionnés quand même, sans doute à cause du contraste avec la période un peu languissante dont nous sortons.

L'épreuve capitale de la réunion était le prix Royal Oak, pour ainsi dire couru d'avance pour Embry, qui le gagna effectivement avec toute l'aisance désirable. Le train, assuré par son compagnon d'écurie Guisy, a paru régulier, sinon rapide. Embry l'a remplacé en tête entre les tournants et s'est maintenu bien détaché jusqu'au poteau. Zagreus a fait un excellent effort qui n'a pas mis en question la victoire du poulain de M. Wattinne, mais lui a valu du moins la seconde place, devant As des As et Cumulus.

Beaucoup plus intéressant a été l'Omnium, avec ses seize partants remarquablement handicapés. C'est le favori qui a gagné, Battersea, mais la supériorité de son cavalier O'Neill y a été pour quelque chose, et La Merveille, qui portait deux livres supplémentaires, l'a très sérieusement menacé à la fin et n'a succombé que d'une courte encolure. Ariodant finissait fort le long de la corde et Nuée était bonne quatrième. Ces quatre chevaux étaient bien groupés au milieu de la ligne droite, avec Conjux et Tic Tac. Le train avait été mené, jusqu'au milieu de la descente, par Irish Lady, que son jeune cavalier a poussée dès le début et sans répit, comme pour une course de 1.200 mètres.

Une autre épreuve très intéressante a été celle réservée aux deux ans inédits, le prix de Sablonville. Une demi-sœur d'Embry, Etaples, y a fait de très beaux débuts : partie en tête, elle a gardé l'avantage jusqu'à proximité du poteau et n'a succombé que d'une encolure, battue par Harpocrate. Mais ce dernier n'a cessé de refaire du terrain pendant toute la dernière partie du parcours, et sa victoire a été extrêmement nette. Le gagnant est un joli poulain de Saint Ange III que son écurie tenait en bonne estime. Le favori était le représentant de l'écurie Rudgers Le Roy, Surbiton.

A noter aussi la victoire de Titanite dans la dernière course. Le jeune apprenti qui montait la pouliche du baron Maurice de Rothschild l'a glissée très heureusement à la corde à l'entrée de la ligne droite et l'a détachée de suite. Jane Eyre, moins favorisée, finissait bien, mais succombait néanmoins de trois quarts de longueur. — FRIDOLIN.

LONGCHAMP. — Résultats du 12 septembre

PRIX DE LA PRAIRIE
5.000 francs. — 2.000 mètres. — M. P.

1 Mime, à M. Aimé Moulin.....G. 37 » 20 »
(M. Mac Gee).....P. 17 » 10 »
2 Rudnik (F. O'Neill).....P. 21 50 11 »
3 Carrure (L. Niaudot).....P. 27 50 13 »
4 Senoches (J. Jennings). — Non placés : Crédulen (H. Semblat); Tio (J. Taral); Validia (G. Bartholomew); Front de Mer (A. Sharpe); Gilbert II (A. Suc).
1 longueur ; 1 longueur ; 3 longueurs.

PRIX DE SABLONVILLE
15.000 francs. — 1.100 mètres. — L. D.

1 Harpocrate, à M. Frank Carter.....G. 64 » 46 »
(A. Sharpe).....P. 23 50 15 50
2 Etaples (G. Bellhouse).....P. 31 50 15 »
3 Crécerelle (L. Niaudot).....P. 52 50 33 50
4 Mlle d'Amérique (J. Lamoure). — Non placés : Surbiton (F. O'Neill); Vatel (M. Mac Gee); La Charmeresse (G. Prior); Irish Lady II (G. Stern); Jeanne la Folle (J. Jennings); Cala Mine (G. Bartholomew); Pigeon Pie (G. Garner).
Encolure ; 3 longueurs ; 2 longueurs.

PRIX ROYAL OAK
60.000 francs. — 3.000 mètres. — G. P.

Ecurie G. Wattinne.....G. 13 50 6 50
1 Embry (G. Bellhouse).....P. 11 » 5 50
2 Zagreus (M. Mac Gee).....P. 15 » 7 50
3 As des As (A. Sharpe); 4 Cumulus (G. Bartholomew). — Non placés : Cuisy (H. Marsh); Axis (Ch. Childs).
1 longueur ; 1 long. 1/2 ; 3/4 de longueur.

PRIX DE LA CELLE-SAINT-CLOUD
7.000 francs. — 2.000 mètres. (M. P.)

1 Bergame, à M. Maurice Saint.....G. 53 » 32 »
(G. Bartholomew).....P. 17 » 10 »
2 Fiesole (J. Jennings).....P. 37 50 13 50
3 Périgourdine (A. Sharpe).....P. 14 » 7 »
4 Onéida (E. Bouillon). — Non placés : Sottie (M. Mac Gee); La Danse (Ch. Childs); Oizelette (H. Marsh); Ortie II (L. Niaudot); Platine (F. O'Neill); Nubila Sunt (G. Bellhouse); Sainte Marguerite II (R. Lewis).
Encolure ; 1 longueur ; tête.

OMNIUM
Handicap. — 40.000 francs. — 2.400 mètres. — G. P.

1 Battersea, à M. J. Rutgers Le Roy...G. 35 » 20 50
(F. O'Neill).....P. 16 50 8 50
2 La Merveille (E. Crickmere).....P. 18 » 10 50
3 Ariodant (A. Sharpe).....P. 30 50 15 »
4 Nuée (N. Kriegelstein). — Non placés : Eckmühl (J. Lamoure); Boscobel (G. Garner); Rosolin (G. Bartholomew); Viburnum (M. Mac Gee); Cingh (A. Woodland); Garde Noble (J. Jennings); Tic Tac (H. Marsh); Gaspilleur (C. Bouillon); Ci Devant (M. Fruhinsholtz); Conjux (A. Bosch); Irish Lady (Winder); Koutoubia (J. Lepinte).
Courte encolure ; 1/2 longueur ; 1 long. 1/2.

PRIX DE GLATIGNY
8.000 francs. — 2.200 mètres. — M. P.

1 Titanite, au baron M. de Rothschild.G. 58 50 30 50
(M. Fruhinsholtz).....P. 20 50 10 50
2 Jane Eyre (G. Garner).....P. 25 50 11 »
3 Seed el Bark (A. Sharpe).....P. 26 » 10 50
4 Rupert (M. Mac Gee). — Non placés : Robusto (J. Taral); Fol Enfant (J. Jennings); Querelleur III (H. Semblat); La Palisse (G. Bartholomew); Laboureur (L. Bara); Favo (E. Flockhart); Diane Mallory (N. Kriegelstein).
3/4 de longueur ; encolure ; 1/2 longueur.

LE TREMBLAY. — Lundi 13 septembre.

PRÉVISIONS

Prix Frontier. — SILVESTER, *Le Prodige.*
Prix Saint-Gatien. — SILVERCREEK, *Etourdi III.*
Prix Annette. — AMBROISIE, *Croix d'Anjou.*
Prix Ormonde. — STICK TO IT, *Dormans.*
Prix Agnès. — PIAVE, *La Rochère.*
Prix Sceptre. — CRIOR, *La Couleuvre.*

Aujourd'hui, à 2 heures, courses au Tremblay

PROPRIÉTAIRES	CHEVAUX	AGE	Poids	Montes probables
PRIX FRONTIER				
A réclamer. — 3.000 francs. — 1.400 mètres (P. J.)				
Allen Loebl...	Silvester	2	58	F. O'Neill
G. de Moustier	Rintintin II	2	56	*Non part.*
Martin. de Hoz	Le Prodige	2	56	A. Sharpe
Olry-Rœderer.	Germaine III	2	54½	*Non part.*
Henry Count..	Kadoura	2	54½	*Non part.*
Rutg. Le Roy.	Fornia	2	54½	*Non part.*
Frank Carter.	Indianela	2	54½	A. Sharpe
D. Kélékian...	Sérénité	2	54½	G. Garner
PRIX DE SAINT-GATIEN (Prix de la Société d'Encouragement)				
4.000 francs. — Distance : 1.600 mètres (P. P.)				
Joseph Tissot.	Chamois	3	50	A. Esting
Olry-Rœderer.	Etourdi III	3	50	Kriegelst.
Charles Villain	Aberdeen	3	50	X...
Rutg. Le Roy.	Silvercreek	3	50	J. Maiden
A. Eknayan...	Pandora	3	48½	C. Bouillon
Alb. Dubarry.	Carnet	3	47	*Non part.*
Olry-Rœderer.	Ay	3	47	*Non part.*
R.deRothschild	Le Bélier	3	47	*Non part.*
De Cambacérès	San José	3	47	*Non part.*
Ed. Watkins..	Lady Gray	3	45½	G. Lecomte
Rob. Roupnel.	Noctule	3	45½	Fruhinsh.
Mme L. Gattier	La Montagne II	3	45½	Flockhart
PRIX ANNETTE				
A réclamer. — 3.000 francs. — 2.150 mètres (G. P.)				
Alb. Dubarry..	Croix d'Anjou	5	59½	Ed. Haës
A.-J. Moreau..	Es ist Krieg	5	58	H. Semblat
A. Harduin....	Ambroisie	4	56½	A. Sharpe
Pierre Parot..	Lorette VI	4	56½	Bartholom.
Cte de Bernis,	La Siliana	3	54½	E. Painter
Raoul Bardac.	Willis II	3	53½	*Non part.*
J. Hennessy...	Land Lady III	3	51½	J. Lamoure
Ch. Defeyer...	Milk Way	3	51½	A. Auger
PRIX ORMONDE				
6.000 francs. — Distance : 1.100 mètres (P. D.) En outre, 600 francs à l'éleveur				
P. Wertheimer	Select	2	56	X...
Macomber ...	Iassy	2	56	Garner
J.-D. Cohn....	Stick to It	2	56	Bellhouse
Gab. Guerlain.	Sereska	2	56	Lancaster
A. Eknayan...	Peï Ho	2	56	*Non part.*
A.-J. Le Héron	Dormans	2	56	Bartholom.
H. Letellier...	Pochard	2	56	M. Allem[d]
Rutg. Le Roy.	Dorking	2	56	F. O'Neill
Jean Stern....	Binic	2	54	A. Sharpe
P. Vigneron..	Bichon	2	54	*Non part.*
G. Braquessac.	Monitor II	2	54	*Non part.*
PRIX AGNES				
6.000 francs. — Distance : 1.100 mètres (P. D.) En outre, 600 francs à l'éleveur				
G. de Pitoëff..	Presba II	2	56	J. Jennings
Michel Lazard.	Isa Bella	2	56	G. Stern
Jean Stern....	Plave	2	56	A. Sharpe
Macomber ...	Miss Glatigné	2	56	G. Garner
J.-D. Cohn....	Sweet Marcelle	2	56	Bellhouse
Landabure ...	Molsheim	2	56	Bartholom.
A. Eknayan...	Niké	2	56	J. Lamoure
Maurice Porte.	La Rochère	2	56	Lancaster
Ambatielos ...	Polidora	2	56	Ch. Childs
Rutg. Le Roy.	Fornia	2	54	F.O'Neill
PRIX SCEPTRE				
Handicap. — 6.000 francs. — Dist.: 2.300 mètres (G. P.)				
R. Haymann..	Barbara	4	62	*Non part.*
Gust. Wattinne	La Fête	6	61	Bellhouse
Hipp. Randon.	La Couleuvre	5	58	J. Jennings
Jean Stern....	Hallier	3	57	A. Sharpe
Henri Coulon.	Silistria	4	52	M. Allem[d]
Pierre Gillou.	Manza	3	52	G. Martin
Henri Rémy...	Ministérial	4	52	G. Garner
Fm. Thiébaux.	Sparaxis	5	51	X...
Jan Trarieux.	Marque au Choix	3	49½	X...
G. Christophe.	Libre Pillard	3	49	L. Niaudot
E. Morgon....	Golden Puff	3	48	Benson
Gustave Baehr	Crior	3	48	H. Marsh
Henri Poinsot.	Battlefield	3	47	J. Lamoure
Rob. Roupnel.	May Lily	3	40	*Non part.*

Victoire féministe aux Etats-Unis

WASHINGTON, 12 septembre. — Le président Wilson vient de nommer comme membre de la commission du district de Colombie (l'enclave dans laquelle est située Washington), miss Mabel Boardman, qui pendant des années, a fait partie du comité exécutif de la Croix-Rouge.

C'est la première femme qui siégera au sein de cette commission.

Cette commission est chargée de la direction du territoire dans lequel est située la capitale des Etats-Unis.

De meilleurs jours.

Depuis qu'elle a fait la cure des Pilules Pink, Mme Marie Zanker, chemin de Sahuc, à Cenon, près Bordeaux (Gironde), vit de meilleurs jours.

Mme ZANKER. (Cl. Electric Photo.)

« Il y a une dizaine d'années, j'ai été opérée plusieurs fois, écrit-elle. Ces opérations m'ont laissée dans un état de faiblesse qui n'a fait que persister. Tout ce que j'ai employé pour revenir à la santé pendant cette longue période ne me soulageant que momentanément, j'ai eu l'idée de prendre, enfin, vos Pilules Pink, dont le monde dit tant de bien, et je dois dire : « Vos Pilules Pink m'ont fait retrouver » la santé comme au temps de ma jeu» nesse. » Si mon attestation peut contribuer à soulager quelques infortunées vous pouvez en disposer. »

Nous laissons toujours parler nos malades, mais nous ajoutons que les Pilules Pink sont certainement ce qu'il y a de mieux pour donner aux organismes éprouvés du sang riche et pur pour tonifier le système nerveux, sans quoi il n'y a pas de rétablissement possible. Les Pilules Pink sont demandées dans le monde entier et des attestations de guérison paraissent dans les grands journaux de tous les pays.

Souveraines contre l'anémie, la chlorose des jeunes filles, les maux d'estomac, suites de maladies, douleurs, épuisement nerveux.

En vente dans toutes les pharmacies et au dépôt : Pharmacie P. Barret, 28, rue Ballu, Paris, 4 fr. 50 la boîte, 24 francs les six boîtes franco, plus 0 fr. 50 de timbre-taxe par boîte.

— ÉTUDES CHEZ SOI —

Brevets, Baccalauréats, Licences, Grandes Ecoles, Préparation aux carrières commerciales, industrielles, agricoles et aux fonctions publiques. Etudes complètes dans toutes les branches du savoir.

ECOLE UNIVERSELLE par correspondance de Paris, la plus importante du monde, 10, rue Chardin (XVIe). Brochure N° 19 envoyée gratuitement.

Nous rappelons à nos lecteurs que toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée de la dernière bande d'abonnement et de 50 centimes pour tous frais. Il ne pourra être fait droit qu'aux demandes présentées dans les conditions ci-dessus.

ON DEMANDE EMPLOYÉ DE BUREAU

jeune et actif pour secrétariat administration. S'adresser à *Excelsior*, 20, rue d'Enghien, vers 11 ou 16 heures.

ARGENTINE — BOLIVIE — BRÉSIL — CHILI — PARAGUAY — URUGUAY

Par les paquebots de luxe extra rapides
"LUTETIA" et "MASSILIA"
DE LA
Cie de Navigation Sud-Atlantique
PARIS, — Bureau des passages, 2, rue Halévy
Téléphone : Cent. 85-21. — Adr. tél. CHARTRANSUD
Prochains départs de Bordeaux : "LUTETIA" : 2 octobre et 27 novembre ; "MASSILIA" : 30 octobre et 25 décembre

Pour extension usine
CHERCHE COMMANDITAIRE
AVEC APPORT UN MILLION
garanti par le double avec BENEFICE 20 0/0 net
TRES SERIEUX — PAS D'INTERMEDIAIRES
JOHNSON, 8, rue Raffet (16e Arr.)

MIEL BLANC
de table extra fin par seau de 5 kilos nets, franco toutes gares. Adresser mandat de 40 fr. à Gallimard, apiculteur à Gurgy (Côte-d'Or).

L'YSEROSE
PARFUMERIE DE LUXE
Demandez ses parfums, eaux de toilette, dentifrices, poudres, etc.
GROS : 28, rue Schomer, Paris (4e)

LA HERNIE
Les personnes atteintes de hernie vaincront l'appréhension et la fatigue en portant le merveilleux Appareil sans ressort inventé par le grand Spécialiste de Paris M. A. CLAVERIE.
Seul ce nouvel Appareil, fruit de trente années d'études et d'expériences, réalise et garantit la réduction absolue de toutes les hernies.
Seul, il supprime tous les inconvénients des modèles courants ou prétendus nouveaux.
Il faut lire l'intéressant *Traité de la Hernie* que vous recevrez gratuitement et discrètement en le demandant aujourd'hui même à M. A. CLAVERIE, 234, faubourg Saint-Martin, Paris. Applications de 9 h. à 7 h. (Métro : Louis-Blanc) et tous les mois dans les villes de Province. (Demander les dates.)

KLAXON BLÉRIOT
à Manivelle

le plus puissant qui existe!

SALLES DE VENTES
HERZOG
41, RUE DE CHATEAUDUN, 41, PARIS
Ventes t. bas prix, à l'amiable et sans frais, quant. mobiliers riches et simples : obj. d'art, tableaux, bronzes, marbres, tapisseries, etc., provenant de warr., saisies, séquestres, ventes des châteaux et après décès, etc. — Expédition province.

Splendeur de la Chevelure
FLUIDE D'OR
LOTION A L'EXTRAIT DE CAMOMILLE OZONIFIÉ
Donne à la Chevelure les colorations blondes les plus délicates
Ce produit n'est pas une Teinture
J. LESQUENDIEU, PARFUMEUR, PARIS

BONS de la DÉFENSE NATIONALE
ACHAT COMPTANT ARGENT DE SUITE
BANQUE GÉNÉRALE, 5, Rue Cambon, Paris

Pour cause de départ aux Indes, je vends ma voiture 45-50 HP « METALLURGIQUE », carross. torp. comprise pour ville et voyages. DE DION-BOUTON 4 cyl. 25 HP, carrosserie limous. à vendre un prix très raisonnable. Parfait état. — S'adresser « Garage Montparnasse », 134 *bis*, rue de Vaugirard, Paris.

RENOVATEUR ROBINET
TEINTURE INSTANTANÉE Pour CHEVEUX et BARBE
17, Rue Croix-des-Petits-Champs, PARIS

SAVON BLANC
extra, le postal 10 kgs, 32 fr.
franco gare contre remboursement.
Ecrire : Grégoire père et fils, à Salon (Provence).
Tarif sur demande, représentants demandés.

Pharmacie de Famille
GOMENOL
Produit Français
Antiseptique Idéal
Rhino. Pâtes. Sirop. Capsules
pour les rhumes, bronchites, grippes
Onguent. Oléo. Savon
pour les brûlures, blessures, etc.
REFUSEZ LES SUBSTITUTIONS.
EXIGEZ LES PRODUITS D'ORIGINE
Le meilleur médicament est aussi le meilleur marché
Dans toutes les bonnes Pharmacies et au Laboratoire du Gomenol, 17, Avenue Thiers, PARIS

La Sauce
LEA & PERRINS
donne un arôme appétissant et un stimulant délicieux à la Viande, au Poisson, à la Soupe, au Gibier, au Fromage, à la Salade, etc., etc.
Assurez-vous que la signature en caractères blancs sur l'étiquette à fond rouge figure bien sur chaque flacon.
Lea & Perrins
La véritable Sauce WORCESTERSHIRE d'origine.

LIQUIDATION DES STOCKS DE GUERRE BRITANNIQUES

AVIS IMPORTANT

Le DISPOSAL BOARD (French Section) est disposé à recevoir des offres pour les Dépôts importants indiqués ci-après :

(a) N° 1 TRANSPORTATION STORES DEPOT
à AUDRUICQ (Pas-de-Calais) sur la ligne Calais-Saint-Omer.

(b) CHIEF MECHANICAL ENGINEERS WORKSHOPS
à BEAURAINVILLE (Pas-de-Calais), près Montreuil, et sur la ligne Arras-Boulogne.

(c) N° 1 ENGINEERING STORES DEPOT
à ABANCOURT (Oise), sur la ligne Amiens-Rouen.

(d) N° 3 ENGINEERING STORES DEPOT
(BASE PARK), au HAVRE (Seine-Inférieure).

On pourra se procurer des CATALOGUES énumérant le matériel contenu dans chaque dépôt à partir du 20 courant. En attendant, les acheteurs intéressés et sérieux sont priés de faire une inspection pour laquelle un permis de visiter leur sera remis sur demande en s'adressant au :

DISPOSAL BOARD (French Section)
179, rue de la Pompe
PARIS (16e)

406. — LIQUIDATION DES STOCKS. — 19 bis, BOUL. DELESSERT, PARIS (16e). Tél. PASSY 96-45.
Vente N° 178, à PARIS (Champ de Mars), de :
3 TRACTEURS (Panhard, Renault) ; 50 CAMIONS (Saurer, Peugeot, Berliet, Pierce Arrow, Renault) ; 5 CAMIONNETTES (Fiat, Berliet, Vinot) ; 4 TOURISTES (De Dion, Chenard, Panhard, Vinot) ; 5 REMORQUES (Troy, Perney : 2 et 4 roues), exposés au Champ de Mars, à Paris, et 2 CAMIONS (Renault), 10 CAMIONNETTES (Jeffery, Vinot, Fiat, Ford) ; 1 TOURISTE (Panhard) ; 28 CARROSSERIES marques diverses, exposés au Fort de Vanves, de 9 h. à midi et de 13 h. 30 à 16 h., les jours ouvrables, du 18 septembre à 13 h. 30 au 25 septembre midi, jour de l'adjudication qui aura lieu conformément au Règlement du 15 juillet 1920. (Salle d'adjudication : Champ de Mars, 70, Av. de La Bourdonnais, Paris).
Renseignements au Parc de vente, ou 70, Av. de La Bourdonnais, Paris. Tél. Saxe 76-57.

EXCELSIOR
étant lu par tous et partout
ses Petites Annonces économiques du Mercredi
qui vont, chaque semaine, chercher par toute la France ce que vous désirez sont certainement le plus rapide et le plus sûr agent de liaison entre L'OFFRE et LA DEMANDE

Les PETITES ANNONCES D'« EXCELSIOR », les meilleur marché de tous les grands journaux, sont reçues à PARIS, 11, boulevard des Italiens (entrée particulière près l'Opéra-Comique). Mais, pour vous éviter tout dérangement, il vous suffit d'y adresser par poste, sur la formule ci-dessous, votre texte accompagné de son montant en un mandat, bon de poste ou timbres ; les ordres doivent nous parvenir le mardi avant midi au plus tard.

TARIF
Demandes d'emplois, Gens de maison..... 3 francs la ligne
Offres d'emplois, Leçons, Pensions de Famille, Fleurs et Plantes, Chevaux, Voitures et Harnais, Occasions..... 5 francs la ligne
Alimentation, Locations meublées, Fonds de Commerce, Cabinets d'affaires, Chiens, Cours et Institutions, Vente et achat de propriétés, Mobiliers, Automobiles, Capitaux, Hygiène, Divers et toutes autres rubriques non spécifiées. 8 francs la ligne

AVIS
En aucun cas, EXCELSIOR n'accepte de recevoir ni de transmettre la correspondance des « Petites Annonces ». La poste refuse les adresses sous chiffres ou initiales en poste restante.
La ligne se compose de 36 lettres ou signes de ponctuation. Tout mot abrégé se termine obligatoirement par un point.
L'usage de la grande presse parisienne n'est pas de justifier les insertions parues en Petites Annonces. Pour recevoir le Numéro justificatif, ajouter 0 fr. 30 à la commande.

ORDRE D'INSERTION
à découper et adresser au Service des Petites Annonces d'« Excelsior » 11, boulevard des Italiens, PARIS
à la rubrique.....
Pour paraître les mercredis.....
Texte :.....
.....
.....
Nom.....
Adresse.....

N'OUBLIEZ PAS QUE...
MAZER, 48, rue Richer (9e). Tél. Louvre 43-95
Achète toujours, à des prix inconnus jusqu'à ce jour, or, argent, platine, brillants, perles fines, argenterie ancienne et moderne et dentiers même cassés.

ÉCLAIREZ VÉLOS MOTOS & AUTOS PAR PROJECTEUR ÉLECTRIQUE AVEC L'ALTERNACYCLE
SANS PILE NI ACCU
B.T.S.G.D.G.
GARANTI
EN VENTE PARTOUT
Etablts L. ROSENGART
65, Boulv Soult. PARIS
NOTICE EXPLICATIVE GRATUITE SUR DEMANDE

NETTOYEUR DE BOUGIES
APAX SUPPRIME LA PANNE
PRIX 12f50
concessionnaire
BOUGIE POGNON PARIS

EXCELSIOR
RÉDACTION ET ADMINISTRATION : 20, rue d'Enghien, Paris
Téléph. Gut. : 02-73 — 02-75 — 15-00
PUBLICITÉ, 11, Bd Italiens. Tél. Gut. 12-45. Cent. 80-38

TARIF DES ABONNEMENTS :
(*Frais d'envoi ou de recouvrement à la charge de l'abonné.*)

	1 An	6 Mois	3 Mois
Départements, Colonies, Belgique, Grand-Duché du Luxembourg et Provinces rhénanes occupées	80 »	43 »	23 »
Paris, Seine et Seine-et-Oise.	65 fr	34 fr	18 fr
Etranger	100 »	52 »	27 »

Le gérant : VICTOR LAUVERGNAT.

Paris, HEMERY, imprimeur, 18, rue d'Enghien.

TOUS LES SPORTS

CYCLISME

LES FRÈRES PÉLISSIER GAGNENT PARIS-METZ

Mais l'équipe Bellenger-Jacquinot figure avec eux à l'arrivée de cette épreuve de 300 kilomètres.

Ces quatre routiers ont effectué le parcours en 11 h. 36 m.

METZ, 12 septembre (*Par téléphone*). — La course cycliste Paris-Metz, par équipes de deux routiers et classement par addition de points, a obtenu tout le succès attendu. L'épreuve originale organisée par *Sporting*, qui avait réuni un lot excellent de coureurs professionnels et amateurs, a été intéressante de bout en bout. Si les frères Henri et Francis Pélissier ont pris, comme il était prévu, la première place du classement général, ils n'ont pas réussi cependant à lâcher l'équipe Bellenger-Jacquinot, qui figurait avec eux à l'arrivée.

Le départ de cette course dénommée Grand-Prix de la Marne a été donné, hier matin, à 5 h. 40, à Champigny. Tous les concurrents tirés par Alavoine et Luguet, partirent à toute allure vers Châlons, où ils arrivèrent sans qu'il y ait eu de lâchage sérieux, malgré le train vif. Après Châlons, les défaillances commencent à se produire : Luguet, le coéquipier d'Alavoine, indisposé, est laissé en arrière, et Alavoine perd, en l'attendant et en essayant de le ramener sur le peloton de tête, un temps précieux. De même, l'équipe Van Hevel-Vanlerberghe, sur laquelle les Belges avaient mis leur espoir, perdit contact avec les premiers avant Sainte-Menehould.

C'est à Sainte-Menehould que les frères Pélissier, dont la course fut remarquable, se mirent à accélérer l'allure, à démarrer, et à disloquer le peloton de tête.

Comme nous l'avons dit, Jacquinot et Bellenger ne furent jamais lâchés : ils étaient avec les Pélissier en haut du plateau de Gravelotte, ils descendirent avec eux la route en lacets sur Metz et à l'emballage ; le classement des quatre hommes fut le suivant : 1. Henri Pélissier ; 2. Bellenger ; 3. Francis Pélissier ; 4. Jacquinot. L'arrivée se trouvait en face de l'Esplanade de Metz, à la fin d'une belle allée bitumée de cinq mètres.

LE CLASSEMENT DE L'EPREUVE

Classement individuel. — 1. Henri Pélissier, 2. Bellenger, 3. Francis Pélissier, 4. Jacquinot, tous en 11 h. 36 m.; 5. Godard, en 11 h. 39 m. 26 s.; 6. Dejonghe, en 11 h. 41 m. 57 s.; 7. Christophe, en 11 h. 46 m.; 8. Masson, en 11 h. 49 m.; 9. Heusghem, Alavoine et Tiberghien, en 11 h. 54 m. 10 s.; 12. Coomans et Barthélemy, en 12 h. 14 m. 35 s.; 14. Vandaele et Lemée, en 12 h. 15 m. 40 s.; 16. Muller, en 12 h. 30 m.

Classement par équipes. — 1. Henri et Francis Pélissier, 4 points (1 + 3) ; 2. Bellenger-Jacquinot, 6 points (2 + 4) ; 3. Christophe-Barthélemy, 20 points ; 4. Coomans-Masson, 20 p.

AU PARC DES PRINCES

L'Australien Spears imbattable

Les résultats techniques des courses cyclistes d'hier, au Parc des Princes, sont les suivants :

Course d'amateurs (2 tours). — 1. Faucheux, 2. Lefebvre, 3. Benninco.

Handicap (800 mètres). — 1. Larue (40) ; 2. Wailliez (40) ; 3. Polledri (55) ; 4. Blanchot (80).

Poule des Champions. — Premier match : 1. Dupuy ; 2. Bailey, à une roue.

Deuxième match : 1. Spears ; 2. Van Bever, à une longueur.

Troisième match : 1. Spears ; 2. Bailey, à une longueur.

Quatrième match : 1. Dupuy ; 2. Van Bever, à 20 centimètres.

Cinquième match : 1. Bailey ; 2. Van Bever.

Sixième match : 1. Spears ; 2. Dupuy.

Classement final : 1. Spears ; 2. Dupuy ; 3. Bailey ; 4. Van Bever.

Match de motocyclettes. — Première manche (4 kil.) : 1. Moreau, 2 m. 23 s. ; 2. Lehmann et Baudelocque, arrêtés tous deux.

Deuxième manche : 1. Lehmann, en 2 m. 19 s. 4/5 ; 2. Moreau, arrêté ; 3. Baudelocque, arrêté.

Troisième manche : 1. Moreau ; 2. Lehmann ; 3. Baudelocque.

Classement général : 1. Moreau ; 2. Lehmann ; 3. Baudelocque.

LES JEUX EQUESTRES D'ANVERS

ANVERS, 12 septembre. — Classement officiel pour les épreuves de voltige des jeux équestres de l'Olympiade. Maximum, 34 points : 1. Brouchart (Belge), 30.50 ; 2. Fiel (France), 29.50 ; 3. Finet (Belge), 29 ; 4. Vanranst (Belge), 28 ; 5. Vanschaubroeck (Belge), 27.25 ; 6. Vancauwenberg (Belge), 26.66 ; 7. Salins (France), 26.63 ; 8. Claes (Belge), 26.33 ; 9. Cauchy (France), 25.25 ; 10. Cabanac (France), 24.33 ; 11. Bodu (France), 23 ; 12. Forami (France), 22.83 ; 13. Green (Suède), 20.50 ; 14. Martenson (Suède), 20.25 ; 15. Nilson (Suède), 18.666 ; 16. Nilson (Suède), 14.916.

Le concours d'obstacles a donné par équipes le classement suivant :

1. Suède ; 2. Belgique ; 3. Italie ; 4. France ; 5. Etats-Unis.

LE CONGRÈS DE LA F.A.I.

Les travaux de la Fédération aéronautique internationale, qui ont duré trois jours, à Genève, viennent de se terminer. L'Aéro Club de Pologne et celui de Tchéco-Slovaquie ont été admis à la F. A. I. La prochaine conférence aura lieu à Madrid, en octobre 1921.

FOOTBALL

LES PREMIERS RÉSULTATS DU CHAMPIONNAT DE PARIS

La plus grande surprise de la journée a été la défaite du Red Star et du Cercle Athlétique de Paris.

En série « promotion », la lutte a été aussi très vive.

La journée d'hier était plus propice à une réunion de natation ou d'athlétisme qu'à un championnat de football ; cependant, les matches joués à Paris par la division d'honneur et la promotion ont été disputés avec un bel enthousiasme. La rencontre Olympique-C.A.P., qui eut lieu sur le terrain de l'Olympique, à Pantin, fut très inégale. Le terrain étroit et défectueux, la chaleur, le manque d'entraînement de certains joueurs contribuèrent à rendre le jeu imprécis et peu scientifique. Des buts tout faits furent manqués par les avants des deux camps.

Les trois buts que le Racing marqua contre Levallois furent rentrés par Médecin, sur des centres de Triboulet. De même les trois buts de Levallois sont le résultat du travail préparatoire de Maurice Gastiger, qui est un joueur impersonnel, mais excellent. Ce match eut lieu rue Olivier-de-Serres, sur l'ancien terrain de la Légion Saint-Michel. A la mi-temps, Levallois menait par deux buts à zéro. C'est au cours de la deuxième mi-temps que le Racing, mieux entraîné, égalisa, et même prit un instant la tête.

C'est également après la reprise que les Suisses, courageux et en bonne condition, remontèrent le lourd handicap des quatre buts que l'A.S.F. avait marqués contre eux, par l'intermédiaire d'Etienne. La partie se jouait sur le nouveau terrain des Suisses, à Franconville.

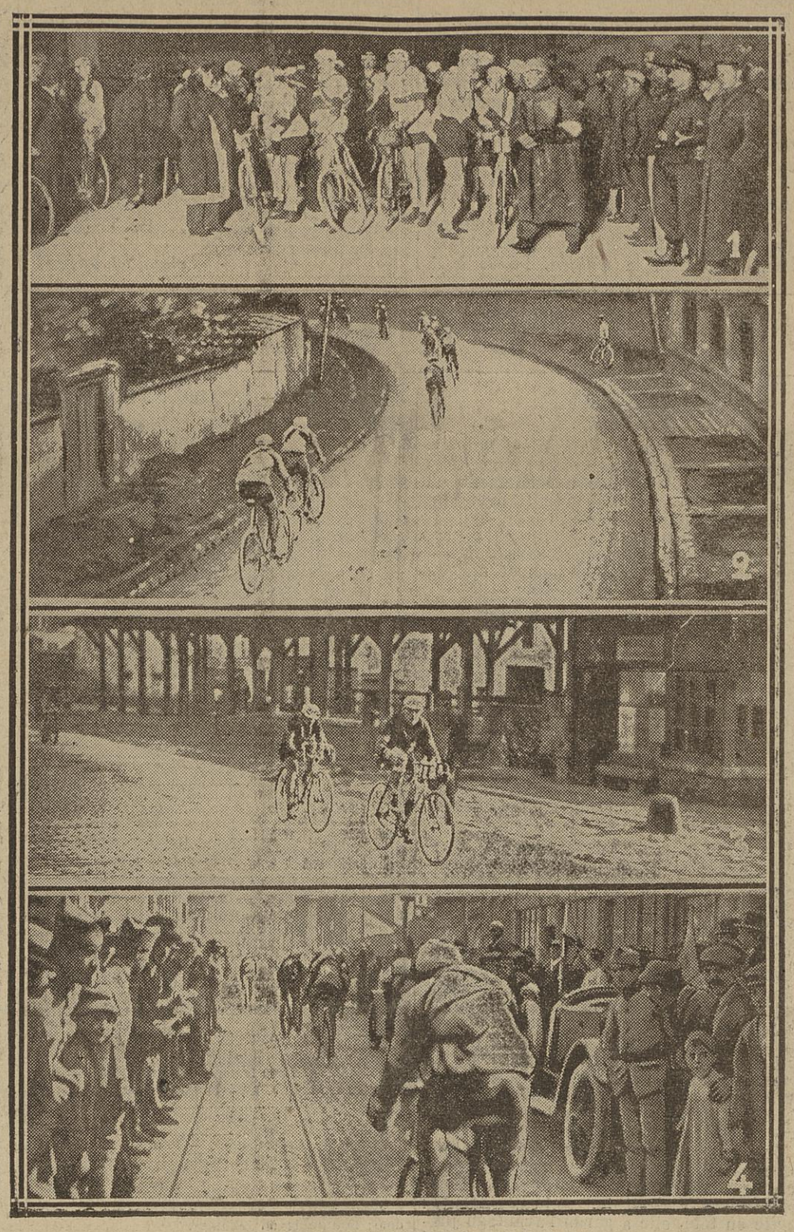
Les résultats techniques

Division d'honneur

Vitry bat Légion	forf.
Olympique bat C. A. P.	1—0
Levallois et Racing	3—3
Généraux battent Red Star	2—0
Club Français bat Clichy	3—0

Promotion

Suisses et A. S. F.	4—4
Saint-Ouen bat Stade	4—1
Gallia bat Choisy	3—1
Raincy bat Standard	3—2



LA COURSE CYCLISTE PARIS-METZ

1. Le départ des routiers, à Champigny, avant le lever du jour ; 2. Le peloton de tête, au petit jour, dans la descente de Formoutiers ; 3. Labric et Ollivier traversent Coulommiers ; 4. Après le contrôle de Châlons : les concurrents se remettent en route.

COURSE PEDESTRE

LE VÉTÉRAN HENRI SIRET ENLÈVE LE TOUR DE PARIS

Il a parcouru les 42 kil. 294 m. de l'épreuve en 3 h. 2', avec plus de neuf minutes d'avance sur le 2e.

Vermeulen a gagné aisément la course de l'heure devant Thocye.

Pour la sixième fois, le pédestrian professionnel Henri Siret a gagné la dure épreuve qu'est le Tour de Paris (42 kil. 294) : il inscrivit, en effet, son nom au palmarès du Marathon français en 1906, 1907, 1911, 1913, 1919. Son succès d'hier fut obtenu aussi facilement que celui de l'an dernier. Siret, qui est un des meilleurs marathoniens qu'on ait vus, a mené sa course avec beaucoup de tête. Il a laissé partir en tête, dès la Grande-Roue, où Suzanne Wurtz donna le signal à 15 heures, ceux qui ne songeaient qu'à la première place de la course de l'heure, et il se réserva sagement pour les deux autres heures du parcours, qui voient d'ordinaire, et qui ont vu hier encore, tant et de si soudaines défaillances. La course de l'heure a été enlevée facilement par Jean Vermeulen, qui, une fois la victoire acquise, s'arrêta, conformément à son projet, ainsi que le deuxième, le Lillois Thocye.

Siret, qui avait couvert dans l'heure 16 kil. 735, remonta, peu après l'abandon de Vermeulen, les concurrents qui le précédaient. Il dépassa Drancourt peu après la porte Brunet, puis Priem, Godard, Mauchaps. A la porte de Vincennes, il était en tête avec trois minutes d'avance sur Drancourt. Il augmenta progressivement son avance jusqu'à l'arrivée.

Le public, très nombreux sur tout le parcours, et principalement près des portes, se montra très intéressé par les différentes phases. Il est très regrettable qu'un trop grand nombre de concurrents croient pouvoir suppléer par la bonne volonté à un manque absolu de valeur athlétique. On peut déclarer, en effet, que, sur les deux cents coureurs qui prirent le départ, à peine une quinzaine étaient des athlètes capables de résister à une épreuve sur pavés de plus de 42 kilomètres.

Voici le classement des coureurs pédestres à l'arrivée, qui eut lieu, comme le départ, à la Grande-Roue :

1. Henri Siret, en 3 h. 2 min. ;

2. Priem, en 3 h. 12 m. 30 s. ; 3. Arcelin, en 3 h. 21 m. 30 s. ; 4. Delattre ; 5. ; 6. Pizon ; 7. Lagoutte ; 8. Mauchamps ; 9. Desnier ; 10. Drancourt.

AVIRON

PLÉ A REMPORTÉ HIER LA 20e COUPE DE PARIS

Georges, un Liégeois de dix-sept ans, a remporté une belle victoire dans la course de skiffs juniors.

Ce sont les vétérans qui ont réussi la meilleure performance.

Magistralement organisée et bénéficiant d'un temps splendide et de l'admirable décor des bords de la Marne, la vingtième Coupe de Paris, courue hier dans le bassin de Nogent-Le Perreux, a obtenu le plus éclatant succès.

Malgré l'absence de quelques grands rameurs, sur lesquels on avait légitimement compté : Giran, Monnet, Couturier, etc., les cinq épreuves du programme furent âprement disputées.

La course réservée aux skiffeurs débutants fut l'occasion d'un triomphe facile pour Huet, de l'Encouragement, devant Bisson, de la Haute-Seine, et Deguyot. Temps : 7 min. 43 s.

L'excellent Hermans, de Bruxelles, vieux rameur, mais tout jeune vétéran, enleva difficilement l'épreuve réservée à cette catégorie, précédant de très peu Charles, de la S. N. de la Marne, et après une lutte homérique pendant les derniers cinq cents mètres du parcours. Le vieux Schmidt, de l'Encouragement, fit, comme à son habitude, une belle exhibition, mais dut se contenter de la troisième place. Le temps de cette course, 7 min. 29 s., est le meilleur de la journée et prouve la valeur des vétérans.

La Belgique remporta une deuxième victoire en la personne de Georges, jeune rameur de dix-sept ans, faisant partie de l'U. N. de Liége, qui triompha, non sans peine, de l'excellent Levasseur (de la S. N. Haute-Seine), par une longueur et demie.

L'épreuve réservée aux seniors fut l'apanage facile de Dupré, de Villefranche.

Enfin, le gros morceau de la journée, la Coupe de Paris, au palmarès de laquelle figurent les plus grands noms du « rowing » français, vit le triomphe du sympathique de la S. N. de la Marne. Sa connaissance approfondie du bassin et aussi sa supériorité très nette donnèrent peu d'émotions aux spectateurs de la course, et c'est avec la plus grande facilité qu'il l'emporta par six longueurs sur le jeune Liégeois Georges. Fleig.

Le vingtième vainqueur de la Coupe de Paris est champion d'Europe en double scull avec Giran, et gagna jadis la fameuse épreuve des « Trois Sports ». — R. L.

LE STADE BAT EN ATHLÉTISME LES POLYTECHNIC HARRIERS

Devant mille personnes environ, le Stade, hier, à Saint-Cloud, a gagné, par quatre victoires contre trois, son match annuel d'athlétisme contre les Polytechnic Harriers. Voici les résultats détaillés :

100 mètres plat. — 1. Abrahams (P.H.), en 11" 1/5 ; 2. D'Arcy (P.H.) ; 3. Caste (Stade).

Mille (1.609 m.) plat. — 1. Lightwood (P.H.), en 4' 34" ; 2. H. Delvart, à 5 mètres.

110 m. haies. — 1. Durier (Stade). Gaby et Vétillard sont déclassés. T. 16" 4/5.

3 milles. — 1. Treble (P.H.). Bauer et Rutloff abandonnent. T. 16' 19" 1/5.

100 yards handicap (finale). — 1. Vétillard (S.F.) ; 2. Arcy ; 3. Abrahams (P.H.) ; 4. Chevalier. T. 10" 1/5.

400 mètres. — 1. Delvart (S.F.) ; 2. Custing (P.H.) ; 3. Laprade (S.F.) ; 4. Coxhead. T. 50" 3/5.

400 mètres relais (4×100). — 1. Stade (Caste, Jamois, Durey, Durier), en 44" 1/5 ; 2. P. H., à 5 mètres.

800 mètres relais (4×200). — 1. Stade (Caste, Jamois, Chevalier, Delvart), en 1' 31" 4/5 ; 2. P. H., à 2 mètres.

Saut en hauteur. — 1. Lowden (Stade), 1 m. 825 ; 2. Guilloux (Stade), 1 m. 82.

Saut en longueur. — 1. Proux (Stade), 6 m. 41 ; 2. Weidé (Stade), 6 m. 24 ; 3. Abrahams, 6 m. 16.

Lancement du poids, handicap. — 1. Vétillard (+ 4 m. 50) ; 2. Paoli (scratch), 14 m. 08. Le champion et recordman de France approche de 8 centimètres son record.

AUTOMOBILISME

LA COURSE DE CÔTE DU MONT VERDUN

L'épreuve de fin de saison du M. C. L. s'est disputée, hier, sur le parcours classique du mont Verdun, qui mesure 7 kil. 500 de côtes très dures. Voici les résultats techniques :

Motos 250 cmc. — 1. Moret (Reading-Standart), en 7 m. 58 s. 4/5 ; 2. Chaud (Utima), en 9 m. 14 s. 1/5.

Motos 500 cmc. — 1. Tierdelon (Kœlher-Escoffier), en 8 m. 34 s. 1/5, meilleur temps de la journée : 2. Wintler (Kœlher-Escoffier), en 8 m. 38 s. 3/5.

Motos 750 cmc. — 1. Lapallud (Motosacoche), walk-over, en 8 m. 25 s. 2/5.

Motos 1.000 cmc. — 1. Merlin (Indian), en 8 m. 7 s. 4/5 ; 2. Coudert (Indian), en 8 m. 27 s. 4/5.

Sidecars 500 cmc. — 1. Rolly (Motosacoche), en 10 m. 8 s. ; 2. Pedy (Kœlher-Escoffier), en 12 m. 23 s. 4/5.

Sidecars 750 cmc. — 1. Innocenti (Motosacoche), walk-over, en 14 m. 26 s. 4/5.

Sidecars 1.000 cmc. — 1. Gex (Motosacoche), en 8 m. 7 s. 1/5 ; 2. Amor (Harley-Davidson), en 8 m. 46 s. 1/5.

Cyclecars. — 1. X. (Monet-Goyon), en 12 m. 46 s. 2/5 ; 2. Lecot (Monet-Goyon), en 15 m. 44 s. 2/5.

Scooters. — 1. Delonzard, en 13 m. 40 s. 4/5.

S. WURTZ DONNE LE DEPART. — LE GROUPE DES CONCURRENTS DU TOUR DE PARIS. — VERMEULEN ET THOCYE EN TETE BOULEV. SUCHET

DRANCOURT 3e DANS LA TRAVERSEE DE NEUILLY. — SIRET EN TETE BOUL. VICTOR. — L'ARRIVEE DU VAINQUEUR, SIRET, A LA GRANDE ROUE

PLE, GAGNANT DE LA COUPE DE PARIS. — UNE PHASE DU MATCH OLYMPIQUE-C. A. P. — H. ET F. PELISSIER, VAINQUEURS DE PARIS-METZ